



ÉRIC HEILMANN FRÉDÉRIC JOLY

11 NOVEMBRE 1989. Les lecteurs du quotidien *Le Monde* découvrent en Une un dessin de Plantu qui illustre les évènements survenus les jours précédents à Berlin. Sous les yeux incrédules de soldats armés, postés sur un mirador, un bulldozer venu de l'Est repousse les décombres d'un mur effondré. Son conducteur amusé s'exclame : Ich bin ein Berliner! en référence au discours prononcé par J. F. Kennedy en juin 1963 qui se fait alors le chantre du monde libre. Derrière l'engin, une foule calme et joyeuse s'avance vers l'Ouest et un soleil éclatant s'élève en arrière-plan au-dessus d'un nuage... Symbole de la guerre froide, le Mur a cédé en effet sous la pression populaire. Cet effondrement précipite la disparition de la RDA et la réunification des deux Allemagnes. En URSS, la lente décomposition du régime communiste se poursuit. Trente ans après, cette étape majeure de la construction européenne se lit le plus souvent dans les livres d'histoire. Arpenter Berlin est pourtant aujourd'hui une ardente nécessité. Pour se souvenir qu'un régime autoritaire a pu enfermer une population entière entre les murs d'une forteresse érigée au coeur de l'Europe. Pour découvrir aussi une ville en pleine mutation, comme suspendue entre la fidélité au passé et la disponibilité aux transformations du futur. Ce double défi a été relevé par l'équipe de rédaction de la revue R45, délocalisée pour l'occasion durant une semaine dans la capitale allemande.



AXEL.

Tiens, il est arrivé! Le palier de la mythique R45 n'est pas encore franchi que sa voix grave se fait déjà entendre. Le café du matin tout juste digéré. il commente la dernière décision ministérielle ou

lance un débat avec qui veut bien l'entendre. Seule limite à ne pas franchir : le respect de la profession et des journalistes.



EMMA. Pour la photo, c'est la référence absolue. Fan de musique au point de se tordre la cheville lors d'un festival cet été, elle arrive en béquilles à la rentrée. Cela ne l'a pas empêchée d'arpenter les rues de Berlin à la recherche de

l'angle parfait. À n'en pas douter, cette force mentale lui permettra de réaliser son rêve : devenir grand reporter.



MANON. Elle est de retour en master après une année de pause consacrée à un service civique à Zutique productions. Cette fan de Terrence Malick, Xavier Dolan et Tim Burton est aussi amatrice de livres de psychologie et de poésie,

de théâtre et de photo. Sociable et investie, elle ne compte pas ses heures sur les projets qui lui tiennent à cœur.



I ÉN-PNI

C'est le sudiste de la promo qui fait rire ses camarades avec son accent chantant. Cet ancien rugbyman est fier de sa terre d'origine, Lieuran-lès-Béziers, et de sa légende sur les rainettes qu'il raconte à qui veut

bien l'écouter. Fan inconditionnel de sport, il aspire à travailler au sein du service sportif de *France Info* ou de Canal.



LISA.

Malgré son aversion pour l'avion, c'est la globetrotteuse de l'équipe. D'une grande douceur et d'une belle discrétion, elle a passé plusieurs mois au Québec. Elle apprécie faire de nouvelles rencontres

et de se promener sous la neige. Toujours positive et souriante, elle souhaite travailler dans la presse avec l'espoir de vivre une vie de fantaisie où chaque jour serait différent et plein d'imprévus.



MATHIEU

Dans les murs de la fac de Dijon depuis sa première année de licence, Mathieu a un grand appétit aussi bien face à une assiette que dans la recherche de sujets inédits. Originaire de la terre d'Antoine Griezmann

et fan de foot, il ne jure que par les Verts. Son rêve : accorder son goût pour l'écriture avec sa passion pour le sport en rejoignant l'Équipe.



AMÉLIF

Elle fait partie des vétérans du département Infocom et ne demande pas son reste pour mettre l'ambiance dans la promo. La Champicaunaise. citadine dans l'âme. adore voyager, découvrir ;

ce qu'elle déteste, c'est d'être enfermée. Sensible à la nature, série-vore et curieuse, c'est dans les reportages qu'elle s'épanouit.



MATTHIEU. Aîné de la promo, il l'a rejointe à la rentrée après plusieurs années passées dans une collectivité locale. Enthousiaste, il se lance désormais dans l'aventure du journalisme. Fan de Charlie Hebdo depuis le plus jeune âge, il a pris

goût à la caricature qu'il pratique avec talent. Rien ne lui fait peur, il s'intéresse à tous les domaines.



PIERRE, Musicien à ses heures perdues avec un attrait pour tout ce qui touche à la culture. Pierre a l'âme d'un artiste. Titulaire d'une licence de lettres, il a bien fait de rejoindre l'équipe d'Infocom: efficace, il

s'investit à fond pour revenir du terrain avec un nombre incalculable de sujets.



MORGANE. Après une licence d'histoire, elle s'oriente vers le master MCN, peut-être parce qu'elle s'émerveille devant National Geographic et Arte. Durant son temps libre, elle écoute *Les* Grosses têtes et s'enivre

de contes. Elle s'investit dans les projets qui lui sont confiés avec le sens de la minutie et de l'organisation.



YANNICK. Sa sagesse et son sens de l'écoute font de lui le *tonton* de la promo. Il a le don de s'exprimer avec une grande éloquence, notamment lorsqu'il raconte des blagues... L'apprentissage des techniques audiovisuelles

l'a mené jusqu'ici, avec le souhait de trouver son bonheur professionnel dans le monde de la communication.



OPHÉLIE. Elle a fait ses armes dans la communication après des études de lettres. Ses points forts : une parfaite connaissance du numérique. Elle veille à la cohésion du groupe en dovenne souriante

et radieuse. Mère spirituelle de la nature, elle est préoccupée par les enjeux environnementaux et rêve de travailler dans un magazine écologiste.





Benjamine de la promo,

cette adepte de vieilles chansons et fan de photos Elise Lucet pour découvrir le monde.

CHLOÉ.

elle ne se démonte jamais. Ses répliques piquent ceux qui le méritent. Elle a tout de suite impressionné la promo au bruit d'une batte de baseball qui frappe la balle. Arrivée de Bourges,

fonce sur chaque sujet. Chloé rêve de travailler avec

5

SOMMAIRE

REVUE R45 / NUMÉRO 3 / NOVEMBRE 2019

1 LES DEUX ALLEMAGNES

ENTRETIEN : MATTHIEU FORT

" D'UN CÔTÉ IL Y A LES PLOUCS,
DE L'AUTRE LES FAYOTS "
PAGE 12

PORTRAIT · MATHIEU DUBOST

- PASSEUR, LE COMBAT D'UNE VIE PAGE 15
- PORTFOLIO · EMMA BUONCRISTIANI
 STASI ÜBERALL
 PAGE 18

TÉMOIGNAGES : LISA GUINOT & MATTHIEU FORT ILS ONT CONNU LA RDA ET SON EFFONDREMENT PAGE 30

ENTRETIEN · OPHÉLIE MARONNAT

" JE ME SOUVIENS
D'UN CLIMAT D'EUPHORIE "
PAGE 36

REPORTAGE · MORGANE BERGUIN & MANON GUILLON

WIN PAN D'HISTOIRE PAGE 40

2. UNE VILLE EN MUTATION

REPORTAGE · AXEL MATISSE

LE TOURISME DU MUR

PAGE 44

PORTFOLIO · AMÉLIE CLÈRE STAR MALGRÉ LUI PAGE 50 ENTRETIEN - YANNICK FÉNÉON **UNE ARCHITECTURE À RETROUVER**<u>PAGE 60</u>

PORTFOLIO · LISA GUINOT & YANNICK FÉNÉON TOUJOURS EN QUÊTE D'IDENTITÉ PAGE 64

3. LE KALÉIDOSCOPE BERLINOIS

REPORTAGE · AXEL MATISSE

KREUZBERG L'INSOUMISE

PAGE 76

LE SON DE LA RÉUNIFICATION PAGE 92

PORTRAIT · EMMA BUONCRISTIANI

ANALYSE · MATTHIEU FORT
L'ALLEMAGNE FACE
À SES VIEUX DÉMONS
PAGE 84

REPORTAGE · LÉO-POL PLATET

À LA CONQUÊTE DE L'OUEST

PAGE 88

REPORTAGE · PIERRE VILLERMAUX

LES COULEURS DE LA LIBERTÉ

PAGE 94

PORTFOLIO · CHLOÉ FRELAT **DE LA RUE AU MUSÉE** PAGE 98

4. CULTURE PLUS

SELECTION BERLINOISE PAGE 112

5. REPORTAGES SONORES



MATHIEU DUBOST **LA PREMIÈRE FUITE**



MATTHIEU FORT
SOUS SURVEILLANCE DE LA STASI
POUR ÊTRE RESTÉ ASSIS



MORGANE BERGUIN

GRAFFER L'HISTOIRE



PIERRE VILLERMAUX LE TOURISME À BERLIN PAR DEUX GUIDES FRANÇAISES



MATTHIEU FORT
SCHÖNEBERG: TITRE EMBLÉMATIQUE
DE LA TECHNO BERLINOISE



AMÉLIE CLÈRE **BERLIN NOCTURNE**



QR CODE, MODE D'EMPLOI. DES CONTENUS ENRICHIS SONT ACCESSIBLES SUR LA PLAYLIST DU MASTER HÉBERGÉE PAR SOUNDCLOUD. POUR Y ACCÉDER, TÉLÉCHARGEZ AU PRÉALABLE L'APPLICATION QR CODE SCANNER. APRÈS SON OUVERTURE, FLASHEZ LE CODE QUI VOUS DIRIGE SUR LES CONTENUS EN LIGNE. EN CAS DE DIFFICULTÉ, TAPEZ < MASTERMCNDIJON2019 > POUR DÉCOUVRIR LA PLAYLIST VIA LE MOTEUR DE RECHERCHE INTÉGRÉ À LA PLATE-FORME.







Votre centre franco-allemand en Bourgogne-Franche-Comté

Votre contact pour des projets franco-allemands en Bourgogne-Franche-Comté

Manifestations culturelles • Volontariat écologique francoallemand • Volontariat culturel franco-allemand • Bibliothèque Cours d'allemand • mobiklasse.de • Centre d'examens agréé Goethe-Institut • Stages et programmes de mobilité Consulat honoraire d'Allemagne

www.instagram.com/mrp_dijon www.facebook.com/MaisonRhenaniePalatinat



Contact:

Maison de Rhénanie-Palatinat Haus Rheinland-Pfalz 29 rue Buffon 21000 Dijon - France

03.80.6807.00

info@maison-rhenanie-palatinat.org www.maison-rhenanie-palatinat.org

1. LES DEUX ALLEMAGNES

"D'UN CÔTE PROPOS RECUEILLIS PAR MATTHIEU FORT MATTHIEU FO



ANCIEN DIRECTEUR DE LA MAISON RHÉNANIE-PALATINAT, CONSUL HONORAIRE D'ALLEMAGNE, TILL MEYER EST ÉTABLI À DIJON DEPUIS 1990 OÙ IL A D'ABORD ÉTÉ ENSEIGNANT EN LANGUE ÉTRANGÈRE À L'UNIVERSITÉ DE BOURGOGNE. IL LIVRE SANS CONCESSION SES SOUVENIRS DE JEUNESSE SUR L'ALLEMAGNE AVANT LA RÉUNIFICATION.

La carrure de Till Meyer impressionne. Dans une grande salle de réunion, il s'installe au bout d'une table. Un peu renfermé, il commence à parler de politique, avec de temps à autre des mots en allemand, on ose à peine l'interrompre. Petit à petit, son ton devient plus léger, la discussion s'ouvre et débute par une anecdote. Le 4 novembre 1989, il est à Berlin où l'ambiance est tendue avec des manifestations à l'Est et à l'Ouest, « on craignait que cela déborde ». Des amis de sa femme, échappés de la RDA, lui demandent un service : aller récupérer une valise restée chez eux. Il accepte de s'y rendre. Sauf qu'au moment de repasser la frontière, il se fait contrôler. « Ils m'ont demandé ce qu'il y avait dans cette valise. J'ai dit que je ne savais pas. Mais il y avait tous les trucs qu'on n'avait pas le droit de sortir de la RDA! » Interrogé et retenu dans le froid, il est finalement contraint de laisser la valise côté Est, pensant que ses amis ne pourraient jamais la récupérer. « Pourtant, cinq jours après, le Mur est tombé. »

Quelle était votre perception de l'Allemagne de l'Est ?

À l'époque, je ne connaissais pas la RDA, je n'y étais allé qu'une seule fois pour chercher cette fameuse valise. On était dans les clichés : c'était gris, ce n'était pas très drôle... Mais pour moi, moralement, c'était un État qui était meilleur que la RFA. Parce que c'était là où il y avait les antifascistes, où une utopie communiste se mettait en place. En RFA, il y avait le poids de l'histoire. On interrogeait nos

parents « Mais qu'est-ce que tu as fait pendant le III eme Reich? », « Tu ne savais rien de la déportation? ». Ce n'était pas le cas en RDA qui avait tiré un trait sur le passé. Même si on a su par la suite qu'il y avait aussi des nazis là-bas. Mais ils se sont bien cachés.

Vous étiez donc plus critique envers votre propre pays ?

Oui. Même si j'étais influencé car je ne m'étais jamais rendu en RDA. Je savais que c'était mieux [rires]. Après, forcément, quand on y allait, on était effrayé, ce n'était pas drôle du tout. Le comportement des soldats à la frontière te faisait dire « En fait, il est là le fascisme ». La RDA c'était tout ce qu'il ne fallait pas faire! C'était un modèle communiste qui était... [il s'exclame] Aaah le diable! Les femmes qui travaillent, les enfants éduqués par l'Etat... Il faut comprendre que pour les gens de la RFA, les mesures prises en RDA correspondaient largement à celles qu'ils avaient vécues du temps d'Adolph Hitler. Un mouvement de jeunesse dirigé par l'État, un enseignement politique... conçu non pas pour apprendre la démocratie, mais pour inculquer ce qu'il faut croire et ce qu'il faut dire.

Où étiez-vous lors de la chute du Mur?

Je n'y suis pas allé tout de suite, j'étais à Francfort. Ma femme était sur place, j'aurais pu prendre un avion mais je n'ai pas senti le souffle de l'histoire. En fait, je m'en foutais un peu. On lisait dans les journaux ce qui s'était passé. À Berlin Ouest, le maire de l'époque a dit,

« Aujourd'hui on est le peuple le plus heureux du monde ». C'était sans doute vrai, mais est-ce qu'on pouvait vraiment dire ca? On n'était pas vraiment chaud...

Pourquoi?

Parce que c'était lié aux vieux schnocks! La réunification, c'était l'histoire des vieux qui ont vécu la guerre, archi-conservateurs. C'était des revanchards pour nous. D'ailleurs, à l'époque, un des rédacteurs en chef de l'hebdomadaire Die Zeit a dit à l'un de ses journalistes : « Les chrétiens démocrates ont toujours voulu la réunification, il faut voir ce qu'ils ont comme plans, ce qu'ils veulent faire. » Mais il s'est rendu compte que cela ferait un article de trois lignes, il n'y avait rien. La réunification, idéologiquement, c'était très gonflé mais je pense que personne n'y croyait.

Et finalement?

C'était dégoûtant. Les Allemands de l'Ouest se sont enrichis en RDA, pas tous mais une grande partie. Certains remplissaient leur voiture de vêtements d'occasion pour aller les vendre plus cher en RDA, parce qu'eux n'avaient rien. Les entreprises se sont servies pour prendre celles de l'Allemagne de l'Est, les assurances vendaient n'importe quoi aux gens là-bas. Ce n'était pas très glorieux alors que, dans l'imaginaire collectif, quand on voit les photos, c'était super. Je suis critique mais le plus important, c'est que cela s'est passé pacifiquement. Ni les officiels, ni les manifestants ne se sont provoqués. Ça aurait pu exploser.

30 ans après, quel est votre ressenti?

La chute du Mur, c'est une belle histoire de la révolution en Allemagne, une sorte de mythe qu'on veut commémorer. Mais après, est-ce que les cinq nouvelles régions créées après la chute du Mur, sont pleinement intégrées dans l'Allemagne? Je ne sais pas. Vu les scores de l'AFD [Alternative Für Deutschland, parti d'extrême droite, *ndla*], on a plutôt l'impression qu'elles ne le sont pas. Il reste des problèmes comme les différences de salaire et le fort taux de chômage à l'Est. Les habitants ont le sentiment d'être traités de façon arrogante par ceux de l'Ouest. C'est pourquoi on parle des Ossis [habitants de l'Est, ndla] et des Wessis [habitants de l'Ouest, ndla], on ramène les gens

à leurs origines. Mais je crois que ça va se tasser, les deux parties vont se mixer de plus en plus.

Ces termes sont-ils péjoratifs ?

Oui! D'un côté c'est le plouc et de l'autre c'est celui qui sait tout, le premier de la classe, comment vous dites déjà?

Le fayot?

Oui voilà, le favot!

Et cela demeure dans les esprits auiourd'hui?

Oui et non, c'est compliqué. Il reste de la frustration, des malentendus. Par exemple, beaucoup d'argent a été débloqué pour moderniser l'administration à l'Est. Ils ont acheté plein d'ordinateurs. Sauf qu'ils sont restés dans les armoires, parce que personne ne savait s'en servir [rires]. Et du coup, ceux de l'Ouest disent qu'ils n'ont même pas dit merci. En fait, les deux ont raison!

REPÈRES HISTORIQUES

1945_ Capitulation de l'Allemagne. Conférence de Postdam, le pays est divisé en quatre zones d'occupation (soviétique, américaine, britannique et française) en vue de sa démilitarisation.

1949 Création de la République Fédérale Allemande (RFA) et de la République Démocratique Allemande (RDA).

1950 Création du Ministerium für Staatssicherheit, en abrégé Stasi.

1953_ Répression d'émeutes à Berlin. Mort de Staline (U.R.S.S.).

1961 Construction du mur de Berlin.

1986 Gorbatchev lance la perestroïka. Catastrophe de Tchernobyl.

1989 Chute du mur de Berlin, Massacre de Tien An Men en Chine.

1990 Réunification de l'Allemagne.

1991 _ Transfert de la capitale de Bonn à Berlin.

D'INF VIF

TEXTE MATHIFU DUBOST - PHOTOGRAPHIE YANNICK FÉNÉON

NÉ EN ALLEMAGNE DE L'EST EN 1948, HARTMUT RICHTER FUIT LA RDA EN 1966. IL AIDE ENSUITE DE NOMBREUSES PERSONNES À PASSER ILLÉGALEMENT LE RIDEAU DE FER. AUJOURD'HUI, ARDENT DÉFENSEUR D'UN DEVOIR DE MÉMOIRE. IL NE VEUT PAS QUE LES EXACTIONS DE LA STASI TOMBENT DANS L'OUBLI.

À l'entrée du musée de la Stasi, au 103 Ruschestrasse, dans l'ancien quartier général de la police politique de la RDA, Hartmut Richter n'a pas d'objection à ce que l'on pose un dictaphone pour enregistrer la conversation. Avec drôlerie, il lance, « j'ai l'habitude! » en référence à cette police qui l'a surveillé durant de longues années. Le bâtiment est austère. Malgré les souvenirs que l'entretien va raviver, il s'exprime sans retenue et toujours avec humour sur les épreuves du passé.

FUITE À LA NAGE. Le premier tournant de sa vie survient en 1961 lorsque le gouvernement est-allemand lance la construction du Mur de Berlin. Si à l'époque, personne ne pense que la séparation sera aussi longue, Hartmut Richter s'interroge déjà sur ce qu'il doit faire. La rue dans laquelle il habite est coupée en deux, il voit très vite les gens affectés par ce changement. Et il est du mauvais côté... « J'avais les cheveux longs à l'époque, j'écoutais les Beach Boys et à l'Est, ça ne plaisait pas à tout le monde!» En 1966, le jeune homme décide de fuir vers la Tchécoslovaquie. En vain. Il est arrêté dans un

train, purge quelques mois de prison et tente une nouvelle évasion par le canal de Teltow, au sud de Berlin. Il a 18 ans et ne dit rien à ses parents pour ne pas leur causer du tort. Avec émotion, il décrit cette journée particulière d'août 1966 qui lui a permis de passer à l'Ouest. « Je suis très bon nageur, je savais que la traversée pouvait se faire en 20 minutes mais j'ai mis 4 heures pour éviter les gardesfrontières. » Il s'installe ensuite à Hambourg où il s'engage dans la marine et parcourt les océans. Une brève parenthèse enchantée dans une vie qui va s'assombrir. En 1971, un accord prévoit la libre circulation entre la RFA et Berlin-Ouest pour les occidentaux. Les autoroutes qui relient les deux entités traversent la RDA et deviennent une voie privilégiée par les passeurs pour aider les fuyards.

MANIPULATIONS PSYCHOLOGIQUES. Hartmut Richter va alors exploiter ces zones de transit : plus de 30 personnes ont la chance de traverser la frontière dans le coffre de sa voiture sans être inquiétés. « On ne se connaissait pas et on ne cherchait pas à se connaître » précise-t-il en expliquant qu'il n'était pas membre d'un réseau organisé. Puis un jour, il se fait prendre, un voyage de trop. Son projet était de conduire sa sœur et son fiancé vers l'Ouest. Il est arrêté avec eux et condamné un an plus tard à une lourde peine, 15 ans de prison. Interrogé sur son procès, il décrit avec un ton ironique « une farce où tout était joué d'avance. » De sa vie en prison, il conserve le souvenir d'une petite cellule et la dureté des conditions de détention. « J'avais le droit à une seule promenade par jour et j'étais sans cesse soumis à des pressions psychologiques. La Stasi ne torturait pas physiquement les détenus mais manipulait les esprits. » Il évoque ainsi le cas de sa sœur à qui, tout au long de sa détention, la police politique a fait croire que son compagnon était à l'origine de leur arrestation.

Il passe finalement six ans derrière les barreaux. En 1981, à sa sortie, son engagement demeure intact. Jusqu'à la chute du Mur, il vient en aide aux familles séparées par le Rideau de fer. « La période de la réunification a été très difficile à vivre pour moi, soulignetil. Les politiques voulaient tout effacer, rayer d'un trait toutes traces des activités de la Stasi. Je n'étais pas d'accord, j'avais l'impression de

m'être battu pour rien. » Dès lors, son combat est centré sur le devoir de mémoire, pour se souvenir de la réalité du régime sans esprit de revanche. Mais il est aussi tourné vers le futur. L'ancien passeur fait part de son inquiétude face à la montée des populismes en Europe. « Il est important de ne pas reproduire les mêmes erreurs. L'Histoire nous montre que ça peut nous mener tout droit à un régime autoritaire. »

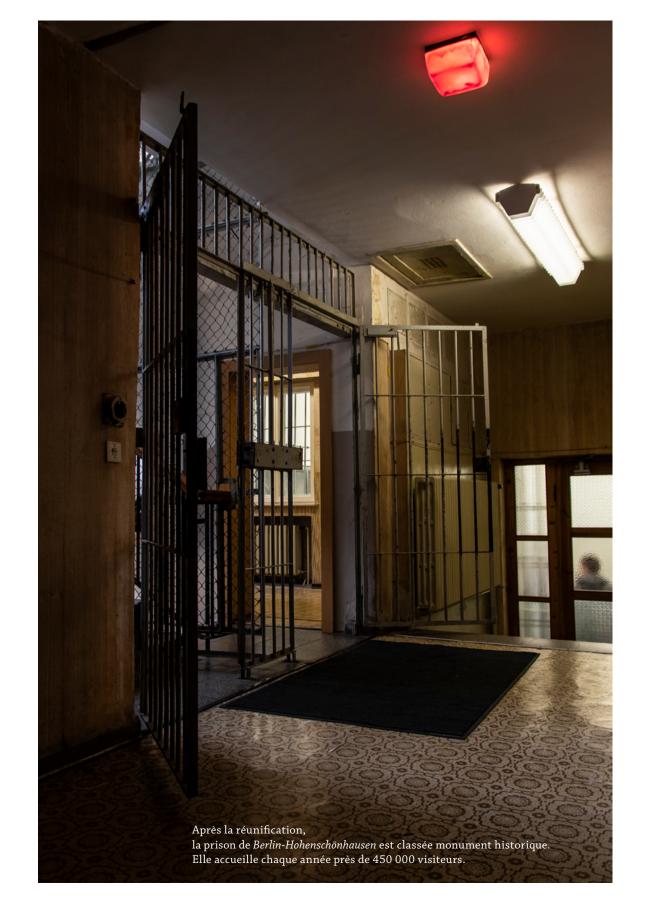
HARTMUT RICHTER POSE DEVANT L'ANCIEN SIÈGE DE LA STASI. Il porte un regard critique sur la réappropriation touristique du mur : « Tout ca, c'est du cirque ! »



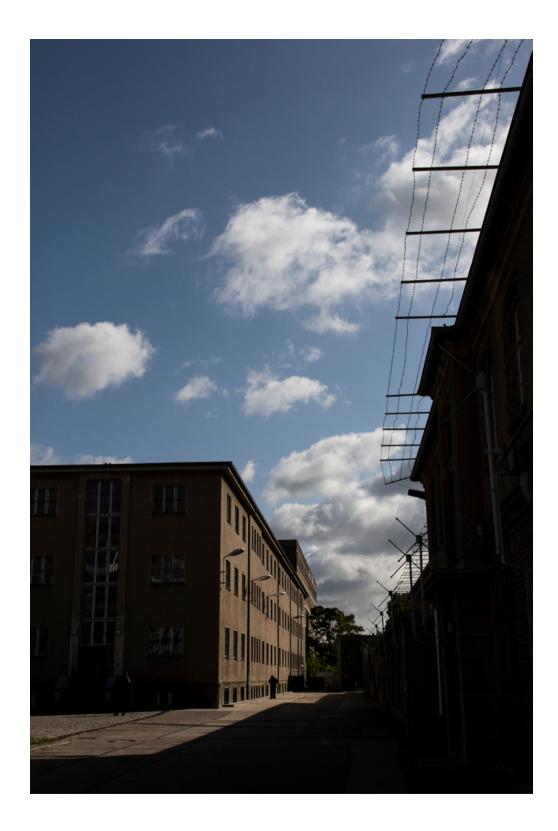
STASI PARTOUT UBERALL

EMMA BUONCRISTIANI

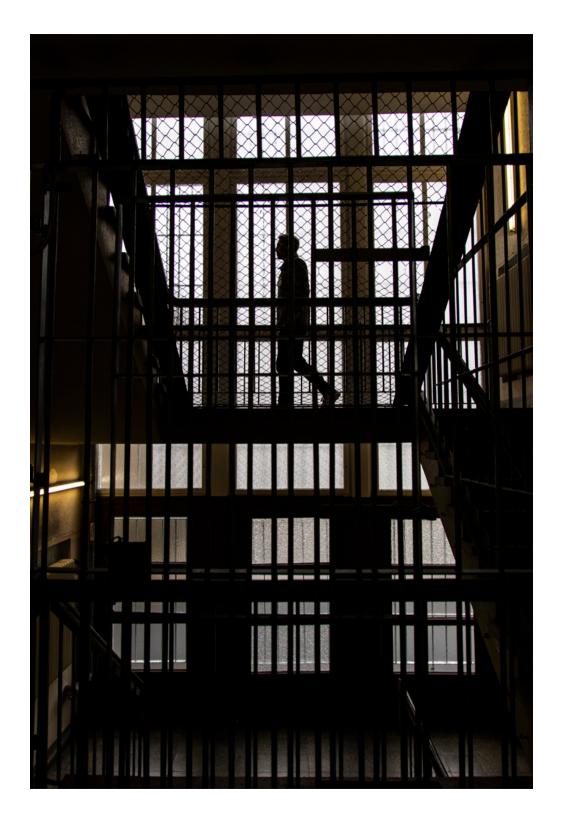
FONDÉ EN 1950, LE MINISTÈRE DE LA SÉCURITÉ D'ÉTAT EST CHARGÉ D'ORGANISER LA POLICE POLITIQUE DU RÉGIME COMMUNISTE (RENSEIGNEMENT, ESPIONNAGE ET CONTRE-ESPIONNAGE). PLUS CONNUE SOUS LE NOM DE STASI, ABRÉGÉ DE STAATSSICHERHEIT, ELLE COMPTE PLUS DE 90 000 AGENTS OFFICIELS ET ENTRETIENT UN IMPORTANT RÉSEAU D'INFORMATEURS DONT LE NOMBRE EST ESTIMÉ À 200 000 À LA FIN DES ANNÉES 1980. LA STASI EST DISSOUTE APRÈS LA RÉUNIFICATION. LA POPULATION DÉCOUVRE ALORS LES ENTRAILLES DE CETTE SURVEILLANCE DE MASSE : DES CELLULES DE DÉTENTION, DES APPAREILS D'ÉCOUTE ET D'IMMENSES FICHIERS. AUJOURD'HUI, CHAQUE CITOYEN PEUT SAVOIR S'IL EXISTE UN DOSSIER À SON NOM ET EN PRENDRE CONNAISSANCE.



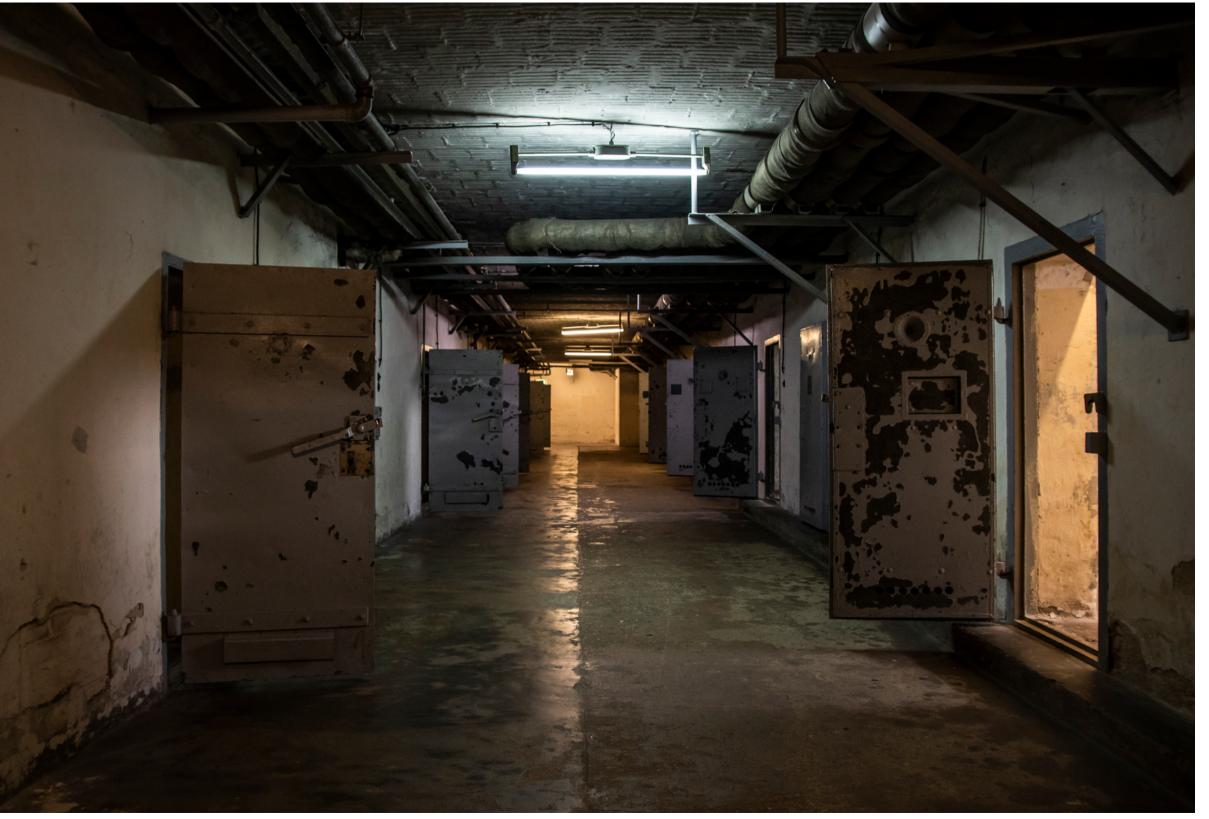




La Stasi prend possession du lieu en mars 1951. Après la construction du Mur, elle y emprisonne surtout des personnes ayant tenté de fuir ou exprimé des opinions politiques contre le gouvernement.



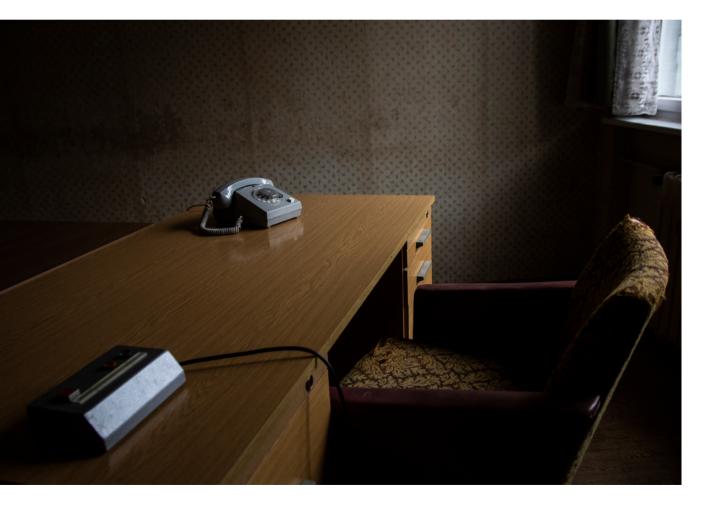
Le complexe carcéral fait partie d'une zone interdite étendue. Isolés les uns des autres, les détenus ignorent totalement où ils sont.



Au sous-sol, appelé *U-Boot* (sous-marin), la lumière reste allumée nuit et jour. Les pièces, froides, sont uniquement équipées d'un seau d'eau et de couchettes en bois.

Dans le quartier Lichtenberg, le siège de la Stasi comptait plusieurs dizaines de bâtiments. L'un d'entre eux a été transformé en musée. De nombreuses pièces ont été conservées en l'état.

Les détenus subissent des interrogatoires durant plusieurs semaines, voire plusieurs mois, menés par des agents prêts à tout. Ces derniers usent de manipulations psychiques pour obtenir des aveux. Des réalisateurs investissent aujourd'hui ce lieu pour le tournage de films. Le mobilier d'origine et de multiples objets servent à reconstituer l'atmosphère de l'époque.









Le quartier général du ministère de la Sécurité d'État (*Ministerium für Staatssicherheit*) regroupait près de 6 500 agents. Il a conservé un caractère austère.

ILS ONT CONNULA RDA ET SON EFFONDREMENT

PROPOS RECUEILLIS PAR LISA GUINOT & MATTHIEU FORT

« LES JEUNES NOUS INSULTAIENT, NOUS REGARDAIENT

MÉCHAMMENT ». Le Creusotin Denis Provillard a 20 ans quand il est convoqué en juin 1985 pour son service militaire. « À l'époque j'habitais encore chez mes parents et quand je suis parti, je n'étais jamais sorti du Creusot. » Il se retrouve à Villingen, en Allemagne de l'Ouest, dans une caserne de chars blindés. Le contraste est rude : « On était une armée d'occupation. Quand on montait la garde, on avait les Famas avec balles réelles et chargeurs engagés. Alors pour quelqu'un comme moi qui n'aimait pas du tout les armes à feu... »

En février 1986, les troupes de Villingen sont réquisitionnées à Berlin pendant un mois. Sur place est déjà installé un régiment de chars. « À chaque fois qu'il partait en manœuvre, il fallait qu'une autre caserne vienne le remplacer » précise-t-il. Denis et les autres soldats doivent monter la garde sur place mais aussi le long du Mur. « Avant de faire notre premier tour de garde, on nous a fait visiter le musée de l'évasion. » Il saisit alors les risques que les citoyens étaient prêts à prendre pour s'échapper de RDA.

Lors d'une journée à Berlin Est, Denis découvre un niveau de sécurité absolu : « On a tous été photographiés avant de monter dans le bus, et quand on est revenus par Checkpoint Charlie, ils vérifiaient que c'était bien nous. Le bus était fouillé dessus, dessous, dedans pour s'assurer qu'on ne ramenait pas de gens de l'Est avec nous. »

Le statut d'ennemi est difficile à assumer pour un jeune expatrié loin de chez lui, « les jeunes nous insultaient, nous regardaient méchamment, il y avait une grosse tension. » Sur place, il note le contraste entre Est et Ouest, notamment des difficultés pour trouver à manger : « Dans les magasins il n'y avait rien. Et ce qui m'avait frappé, quand tu montais à l'étage, c'est que tu voyais l'Ouest où les gens vivaient dans l'opulence. »

« ON PENSAIT QUE LE COMMUNISME DURERAIT TOUTE LA VIE ».

Originaire de Côte-d'Or, Christian Simon est aujourd'hui retraité. Il a travaillé de nombreuses années en Allemagne de l'Est. « J'étais spécialisé dans le commerce de peaux



STIETIING-BEDI INED-MAIIE

de lapin, précise-t-il. À partir de 1959, je me rendais chaque année à la foire internationale de Leipzig. C'était un vrai centre de rencontre.» Au fil du temps, il apprend à connaître ses partenaires. « Les pays de l'Est étaient très fermés. C'était passionnant pour moi d'essayer de pénétrer ces marchés, se remémore-t-il. Une fois qu'on était admis, ils étaient d'une fidélité incontestable. »

À la fin des années 1980, le commerçant ressent les prémices de la révolution. « Il y avait un café où se rejoignaient des étudiants pour manifester, se souvient-il. Les opposants du régime se réunissaient dans cette ville pour exprimer leur mécontentement. » Lui-même étudiant, il peine à comprendre cette révolte. Ayant toujours connu la fracture Est-Ouest, Christian Simon n'imagine pas que le monde puisse changer un jour. « Je suis né dans cette ambiance particulière, on pensait que le communisme durerait toute la vie. » Quelques mois avant la chute du Mur, il est témoin d'importants changements économiques. Aux foires et aux ventes aux enchères, tout est bradé. « On ne voyait pas la

crise qui allait venir. Tout ce qui coûtait cher ne coûtait désormais plus rien, comme les porcelaines. C'était incroyable. J'ai assisté à une braderie de caviar, je n'en ai jamais autant mangé que ce jour-là! À la frontière du Mur, il n'y avait plus aucun contrôle, alors qu'avant on pouvait passer deux heures à la traverser. »

« APRÈS LA CHUTE DU MUR. J'AI ASSISTÉ À LA FIN D'UN MONDE ».

Originaire de Verdonnet, en Côte-d'Or, Yves Poyet a connu Berlin avant la chute du Mur. Il est marié à une femme allemande et le couple s'y rend une fois par an. Il se souvient d'un no man's land dont personne n'osait s'approcher. « Le Mur était entrecoupé d'immeubles. Les fenêtres de ces derniers étaient barricadées pour empêcher quiconque de sauter. » Il redécouvre la ville pour les fêtes en décembre 1989. « J'ai été immédiatement frappé car le Mur était pris d'assaut, confie-t-il. De nombreux Allemands et touristes étaient agglutinés et équipés de marteaux et de burins pour en récupérer un morceau, comme un souvenir. »

rendent à l'Ouest avec une grande curiosité. « J'ai vu énormément de Berlinois marcher avec une télévision toute neuve sur l'épaule. Elle faisait partie des objets introuvables ou horriblement chers à l'Est. Là-bas la pauvreté était criante. Les coffee-shop étaient vides et les restaurants souvent déserts. » Il évoque des serveurs qui portent des smokings élimés sur les manches. Sur les autoroutes, le contraste entre les véhicules est stupéfiant, les Trabants usées croisent de luxueuses Mercedes et Porsche. « Sur l'autoroute menant à Munich, j'ai traversé l'ex-RDA, restée en l'état. Tous les trois kilomètres, on voyait des Trabants en panne et abandonnées. » La chute du Mur provoque alors une envie de renouveau ; un besoin de défoulement règne dans toute la ville. « J'ai vu des serveuses d'un café jeter la vaisselle dans des vide-ordures. Je me souviens encore du bruit du verre brisé. C'était une façon de signifier la fin de quelque chose, la fin d'un règne. J'ai assisté à la fin d'un monde. »

« ILS ACHETAIENT TOUT ET N'IMPORTE OUOI. C'ÉTAIT UNE RAZZIA ».

Son bac en poche, Éric Pochon a passé l'été 1990 à Berlin pour rendre visite à sa cousine qui faisait ses études sur place. Il fut un témoin privilégié de la ville dans les mois qui ont suivi la réunification. L'image forte qu'il garde en tête, la ruée des citoyens de l'Est dans les supermarchés : « Ils ont découvert la consommation, ils achetaient tout et n'importe quoi, c'était une razzia ». Les produits de première nécessité étaient visés en priorité, mais pas que : « Pour les gens de l'Est, c'était aussi la découverte du sex-shop ». La fièvre acheteuse concerne aussi tous les souvenirs de l'ex-RDA: insignes militaires, uniformes, panneaux de signalisation mais aussi la Trabant, voiture mythique. Tout ce qui risquait de disparaître était prisé. « Moi par exemple, je me suis acheté des vinyles des Rolling Stones écrits en russe ». Jusque-là séparées par un Mur, les deux populations ne se rencontrent pas aisément. L'accueil des Berlinois de l'Ouest est plutôt froid et cela est accentué par une difficulté à se comprendre. Les deux parlent la même langue mais chacune a développé au fil du temps des expressions spécifiques. « J'ai souvenir d'être allé à Potsdam, située auparavant à l'Est. La personne qui me conduisait était perdue et a dû demander son chemin. Elle est revenue en me disant « Il m'a dit où il fallait aller mais je n'ai rien compris parce qu'il utilise des mots que je ne connais pas!»



1980 © STIFTUNG-BERLINER-MA



6 © STIFTUNG-BERLINER-MAI

32



"JE ME SOUVIENS D'UN CLIMAT D'EUPHORIE."



QUELQUES JOURS APRÈS LA CHUTE DU MUR DES HABITANTS DE BERLIN-EST FONT LEURS COURSES À L'OUEST © PHILIPPE MAUPETIT POUR LE BIEN PUBLIC, 1989

ENVOYÉE SPÉCIALE À BERLIN POUR *LE BIEN PUBLIC* EN NOVEMBRE 1989, CATHERINE-MARIE DEGRACE N'A JAMAIS COUVERT, DEPUIS, UN ÉVÉNEMENT D'UNE TELLE AMPLEUR. ELLE REVIENT SUR CES QUELQUES JOURS TRÈS PARTICULIERS.

PROPOS RECUEILLIS PAROPHÉLIE MARONNAT

Comment votre départ s'est-il décidé?

Je connaissais bien la situation enclavée de Berlin, d'autant que mon ami y vivait pour ses études. Après la manifestation symbolique et pacifiste à la frontière austro-hongroise, où des Allemands de l'Est étaient passés en Autriche, les événements se sont précipités et on sentait que tout allait s'accélérer. Je suivais l'évolution de la situation et j'ai tanné mon rédacteur en chef pour qu'il me laisse partir avec un photographe, Philippe Maupetit. Il était très intéressé et nous a finalement envoyés à Berlin. Aujourd'hui encore, je lui en suis infiniment reconnaissante.

Quelles sont vos attentes lorsque vous partez?

Nous sommes partis en quelque sorte à l'aventure. En franchissant les frontières entre R.F.A. et R.D.A., nous avons fait nos premières rencontres avec la réalité et l'émotion. Je me souviens, comme si c'était hier, des gens qui pleuraient et tombaient dans les bras les uns des autres, parfois sans se connaître. Je ne pensais qu'à raconter des instantanés, comme nous les vivions. Des histoires de gens ordinaires. Retranscrire le plus fidèlement ces rencontres. Je n'étais pas partie pour écrire une analyse politique mais pour raconter ce que vivait la population.

Votre reportage n'est publié dans *Le Bien Public* que dix jours après la chute du Mur. Comment l'expliquez-vous?

Nous sommes partis en voiture. Il y a 30 ans, les moyens de communication modernes tels que le téléphone portable ou internet n'existaient pas. Il fallait engranger le plus possible de matière pour notre reportage. D'où le temps sur place, plus le temps des trajets. J'écrivais jour et nuit.

Quel souvenir avez-vous du climat sur place?

Un climat d'euphorie, de joie mêlée aux larmes des retrouvailles ou juste du passage de « l'autre côté ». Chaque personne m'a marqué, y compris les Grepo [*Grenzpolizei* ou police des frontières] avec leur œillet à la main ou à la boutonnière. rose ou rouge, qui distribuaient du café avec le sourire. Il y a eu aussi la rencontre avec ceux qui venaient recevoir leur Begrüssungsgeld, une somme d'argent allouée à ceux qui arrivaient en RFA. Je me souviens des longues files d'attente devant les banques. Il faisait très froid mais les gens chantaient. Ensuite seulement, je me remémore des aspects plus « folkloriques », les premières bananes achetées ou ceux qui s'attaquaient au Mur au marteau, afin d'en emporter un morceau comme souvenir...

30 ans après, quel regard portez-vous sur votre traitement du sujet à l'époque ?

J'étais une très jeune journaliste à l'époque, sans la maturité que je possède aujourd'hui. J'ai raconté des histoires empreintes de l'émotion avec laquelle nous les avons vécues. Et je sais une chose : le choix d'un quotidien régional d'envoyer une équipe de reporters à Berlin, en novembre 1989, était un choix courageux.



CATHERINE-MARIE DEGRACE ET PHILIPPE MAUPETIT © LE BIEN PUBLIC ÉDITION DES 18 ET 19 NOVEMBRE 1989



EN 1989, PHILIPPE MAUPETIT, ALORS PHOTOGRAPHE POUR *LE BIEN PUBLIC*, ACCOMPAGNE CATHERINE-MARIE DEGRACE AFIN DE DOCUMENTER LA CHUTE DU MUR.

« Dès le lendemain de la chute du Mur, on a vu dans les journaux qu'il y avait beaucoup d'analyse politique. Sur place, avec Catherine-Marie Degrace, on a donc évité les endroits où il y avait trop de journalistes. Et surtout, on a décidé d'aller parler aux gens. On voulait faire de la locale, bosser comme si Berlin était dans la banlieue de Dijon. Mais ce n'était pas facile : les Allemands de l'Est ne parlaient pas facilement. On devait les emmener ailleurs et leur payer un verre. Ils témoignaient de ce qu'ils avaient vécu, de ce qu'ils souhaitaient vivre. Ils achetaient des bas, du chocolat, des postes de radio. Ils avaient beaucoup de plaisir à discuter avec nous car ils savaient qu'on venait d'un monde libre. J'ai pris là-bas des photos de personnes qui voulaient voir, soit à travers le Mur, soit au-dessus du Mur... Mais il n'y avait rien à voir! Je me demandais: "Dans leur tête, qu'est-ce qu'ils voient, qu'est-ce qu'ils cherchent à voir?". C'est un moment très fort dans l'histoire de l'Europe. »

PROPOS RECUEILLIS PAR **OPHÉLIE MARONNAT**

UN PAR MORGANE BERGUIN & MANON GUILLON PHOTOGRAPHIE MANON GUILLON D'HISTORE



À TAVAUX, SUR LE ROND-POINT DES DROITS DE L'HOMME. ROBERT MAZUÉ POSE DEVANT UN PAN DU MUR DE BERLIN AVEC EN MAIN UN CERTIFICAT D'AUTHENTICITÉ. COURBEVOIE, CAEN, PARIS, ANGERS, STRASBOURG, MARSEILLE, VERDUN ET... TAVAUX! EN 2018, LA VILLE JURASSIENNE EST LA DERNIÈRE EN FRANCE À AVOIR ACHETÉ UN PAN DU MUR DE BERLIN. RENCONTRE AVEC ROBERT MAZUÉ, DEUXIÈME ADJOINT AU MAIRE, À L'ORIGINE DE CETTE INITIATIVE.

VENDREDI 13 SEPTEMBRE, 14H. Arrivée dans la cour de la mairie de Tavaux. Robert Mazué apparaît sur le perron. On le suit dans une salle où une carte de Berlin à l'époque du Mur est présentée sous verre. Il la redresse avant de commencer son récit. Ancien soldat. Robert Mazué effectue avec son unité plusieurs relèves dans la zone française de Berlin avant et après la destruction du Mur. De nombreuses personnes présentes sur place emportent des débris dans leurs poches. Lui se montre plus audacieux. « En 1994, quand je suis parti, j'ai ramené des souvenirs, des posters... et un morceau de mur de 3 kg. » Il s'installe à Tavaux quelques années plus tard et rejoint le conseil municipal en 2014. Il soumet alors au maire son idée : acheter un pan du Mur. La ville étant jumelée avec la commune de Friesenheim en Allemagne, Robert Mazué se présente devant le comité de jumelage. Le projet motive peu. Il pose alors un ultimatum : « Si vous n'êtes pas d'accord avec ce projet, je quitte le comité ». Il n'en fera rien.

Après d'âpres négociations avec l'entreprise qui en fait commerce, un prix est arrêté, un peu moins de 7 000 euros, transport compris. Livrée en juillet 2018, la pièce de béton est nettoyée et entreposée dans un hangar. Pour la mettre en valeur, l'élu fait appel à deux graffeurs, MR.S et Heta one, d'autant plus enthousiastes que le morceau est vierge. « C'était un peu comme écrire sur une page blanche, explique MR.S., il y avait un truc vraiment passionnant là-dedans. » Avec une contrainte tout de même. « Robert avait envie

de raconter l'histoire de l'Allemagne, un peu comme une bande dessinée, depuis la fin du nazisme jusqu'à aujourd'hui. » Les deux graffeurs effectuent alors des recherches iconographiques. « Robert avait dessiné un crobard vite fait. On lui a proposé tous les visuels avant de mettre le scénario en images ». Chacune a nécessité l'utilisation de plusieurs pochoirs. « Par exemple, détaille MR.S, pour la première scène en bas, il y a six calques de cette taille-là, découpés comme de la dentelle. » La découpe de l'ensemble les occupera une semaine. La peinture, quatre jours de plus. Aujourd'hui, devant le mur, Robert Mazué décrit leur réalisation. Au bas, l'aigle nazi écrasé par un marteau. Plus haut, un mirador, détruit à la pioche par un punk, surplombe un pont aérien. Au sommet, deux mains tiennent les pièces d'un puzzle aux couleurs de la France et de l'Allemagne, symboles d'une union fraternelle. Il revient aussi sur la finalité de son projet. « Mon but était de faire connaître à la population tavelloise une période majeure de l'histoire européenne et de mettre à disposition des élèves un support pédagogique. » Une volonté matérialisée par un panneau informatif à proximité du pan. Contactée par téléphone pour recueillir son témoignage, la direction de l'école primaire Joliot-Curie confie pourtant ne pas avoir connaissance de la présence de ce pan de mur dans la ville. C'est désormais chose faite!

L'ASSISTANT SNCF **NE PARTEZ PLUS SANS LUI!**

Simplifiez vos voyages et disposez gratuitement de toute l'info dont vous avez besoin, en temps réel, sur tous vos modes de transports.

INFOS PERSONNALISÉES EN TEMPS RÉEL

- Vos gares favorites et leur actualité (quai de départ, quai d'arrivée, retards éventuels)
- Vos itinéraires favoris
- Vos recherches d'itinéraires
- Informations si le trafic est perturbé ou que des travaux sont prévus

TOUTES LES MOBILITÉS SUR VOTRE ÉCRAN

- Informations sur les moyens de transport à proximité (bus, trains, taxis, VTC...)
- Temps d'attente et calcul des itinéraires possibles
- Disponibilité du parc pour l'auto-partage

AVEC LES WIDGETS, C'EST ENCORE PLUS SIMPLE!

Sans même ouvrir l'application, retrouvez toutes les informations nécessaires à votre voyage!



······• SOYEZ ALERTÉS **EN CAS DE PERTURBATION**

Vous pouvez paramétrer des notifications concernant l'info trafic de vos trains grandes lignes (TGV, TER, Intercités).

La rubrique « Alertes » résume toutes les notifications envoyées sur vos trajets enregistrés. Choisissez les jours et heures des circulations

SERVICES EXCLUSIFS SNCF

- Commande au bar ou à la place, accès au wifi
- Dématérialisation des cartes de fidélité et de réduction (Jeune, Senior, Week-end et Fréquence)
- Achat ou renouvellement des abonnements TER
- E-billets importés
- Position du train en temps réel sur une carte









2. UNE VILLE



BERLIN EST UNE DESTINATION PHARE EN EUROPE. LES TOURISTES DÉBARQUENT EN MASSE DANS LA VILLE. MAIS LES PROJETS IMMOBILIERS FOISONNENT AU RISQUE DE DÉNATURER LES LIEUX MARQUÉS PAR L'HISTOIRE.



Depuis la chute du Mur, Berlin s'ouvre à un nouveau secteur économique : le tourisme. « Tout de suite après 1989, c'était excitant de venir à Berlin. Puis, dans les années 1990, c'est devenu moins tendance », souligne Christoph Sommer, chercheur à l'Humboldt-Universität zu Berlin. Il faut attendre le début des années 2000 pour qu'elle devienne à nouveau la ville de la création, de la culture. « Cette image a été volontairement renvoyée au monde entier », ajoute-t-il. Et aujourd'hui, cette réputation porte ses fruits : à lui seul, le « tourisme de la techno » a rapporté 1,4 milliards d'euros et amené trois millions de touristes en 2018, selon une étude de Berlin Klubcommission. Une aubaine pour le gouvernement régional de la ville. « Berlin, pauvre mais sexy », disait en 2003 l'ancien maire social-démocrate Klaus Wowereit. « En fait, Berlin est une ville fragile économiquement. Il n'y a pas beaucoup d'industries », explique Christoph Sommer. Avec le développement des vols aériens à bas coût et des locations de logements privés, le secteur touristique a explosé en 2010 dans la capitale allemande. « Assez vite, on a eu de nombreux débats pour savoir si cette activité était bonne pour Berlin. » Puis le sujet s'est retrouvé mêlé à d'autres problématiques: le travail de mémoire, le développement économique et la volonté de citoyens de ne pas

LUTTER CONTRE LES PRÉJUGÉS. Devant les gares, les groupes de touristes sont très nombreux. Regroupés autour d'un guide, ils écoutent attentivement les explications. Hélène est l'une des guides qui bat le pavé berlinois. Pour commencer ses visites, elle n'hésite pas à questionner les touristes. « Qu'est-ce que Berlin-Est représente pour vous ? » Face à elle, les mots « Stasi », « Mur », « Familles séparées » résonnent. Aujourd'hui, elle va essayer d'expliquer la vie berlinoise pendant la Guerre Froide à six touristes français. « Souvent, remarque-t-elle, ils ont des idées très noires de la RDA. » « Le public s'attend à voir l'aspect dramatique du Mur. Ils pensent qu'il faut juger la vie à l'Est, que tout va mieux depuis qu'il est tombé. Mais c'est toute une

voir leur cadre de vie se dégrader.

culture qu'on ignore », ajoute Bianca, une autre guide qui montre au public ce que Berlin est devenu depuis la chute du Mur. Toutes ces visites ont le même objectif : « Remettre en cause nos préjugés sur la vie à l'Est. » Les guides sont de plus en plus nombreux dans la capitale allemande. Ils répondent à une demande croissante : pour le premier trimestre 2018, 2,9 millions de personnes ont visité la capitale allemande, soit une augmentation de 6% par rapport à 2017, selon l'organisme visitBerlin. « Cela fait cinq années que le tourisme francophone a décollé ici », remarque Bianca. Les thèmes les plus récurrents : le Mur et la Seconde Guerre mondiale. Il faut donc pouvoir rapidement décrypter une situation complexe. Parler histoire, politique, idéologie. « Les gens ne connaissent pas vraiment la situation berlinoise, affirme-t-elle. Ils confondent l'Innerdeutsche Grenze [la frontière entre les deux Allemagnes, *ndla*] et la situation à Berlin. Ils pensent que le Mur est droit... Et parfois, une visite ne suffit pas à ce que ce soit clair dans l'esprit des touristes. »

LES APPÉTITS IMMOBILIERS. Encore aujourd'hui, la vie du Mur est fortement perturbée. Berlin change et les projets immobiliers foisonnent, profitant des friches, des prix bas pour une capitale européenne et des espaces vides créés autour du Mur lorsqu'il a été construit. Google, Mercedes, MTV... De nombreuses compagnies veulent s'installer ici. « En huit ans, les bords de la Spree se sont transformés. Ici, pointe Bianca, ici et là, il n'y avait que des friches. » À East Side Gallery, des morceaux du mur restant ont été détruits afin de créer des ouvertures pour les logements ultramodernes... Les plus chers de toute la ville.

Autrefois, le Mur s'étendait sur 44 km, seuls 2,5 km ont été conservés. Du côté du *Gedenkstätte Berliner Mauer*, le mémorial du mur de Berlin, quelques centaines de mètres de la construction en béton ont pu être préservés. « En 1991, on pensait que Berlin allait s'agrandir très vite : on a alors voulu enlever les derniers morceaux du Mur », raconte Hannah Berger, membre de la fondation du Mur de Berlin. Mais, à Bernauer Straße, des habitants s'y sont opposés. « Il y avait des camions de travaux venus détruire

ce qui restait de l'ancienne frontière. Les habitants ont manifesté de nombreuses fois. » Les autorités publiques interviennent. En 2006, le Sénat établit une loi sur la mémoire du Mur, puis, en 2008, une fondation prend en charge la conservation du mémorial, le protégeant définitivement des projets immobiliers. Depuis lors, le site accueille chaque année près d'un million de visiteurs.

D'autres lieux n'ont pas eu cette chance comme Checkpoint Charlie, complètement dénaturé de sa symbolique. « Une partie de la population berlinoise déteste ce lieu. Parce qu'il y a trop de touristes, un Disneyland en miniature, que c'est une horreur avec les transports », souligne Christoph Sommer. L'universitaire s'est dressé contre un projet d'hôtel à proximité immédiate de cet ancien poste-frontière. Aujourd'hui, il s'oppose au projet d'un musée consacré à la Guerre Froide, préférant voir s'y construire des logements abordables. « Est-ce que cela ne va pas muséifier Checkpoint Charlie? En voulant occuper toute la place laissée par le no man's land qui séparait Berlin-Ouest de Berlin-Est, la vision de ce que Berlin était ne va-t-elle pas être altérée », interroge-t-il. Avant de pointer le seul problème qui mine, selon lui, le tourisme dans la capitale allemande : « Il n'y a aucune politique claire en la matière. On n'a pas trouvé le moyen d'allier tourisme et vie des Berlinois. Y-a-t-il une solution? Je ne sais pas. Il faudrait tout de même se poser un jour la question de savoir si le tourisme est vraiment une bonne chose... »



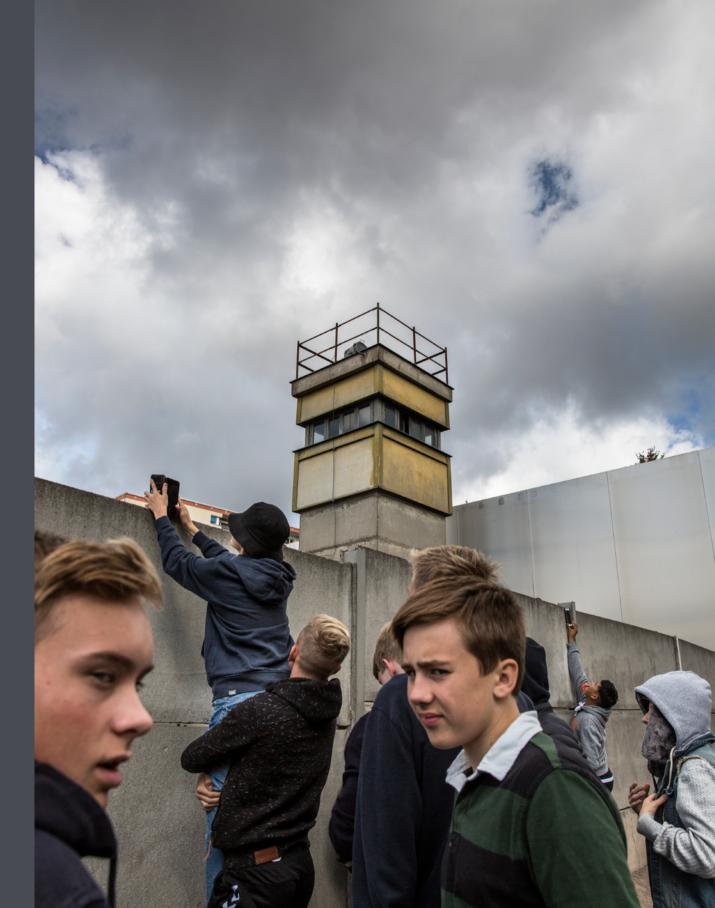
DANS UN DÉCOR DE FRICHE INDUSTRIELLE, DES MORCEAUX DE L'EAST SIDE GALLERY ONT ÉTÉ DÉPLACÉS À L'OUEST DE QUELQUES MÈTRES AFIN DE CRÉER DES OUVERTURES POUR LA CONSTRUCTION DE NOUVEAUX LOGEMENTS.

48

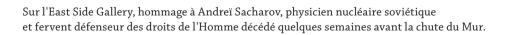
STAR MALGRÉ LUI

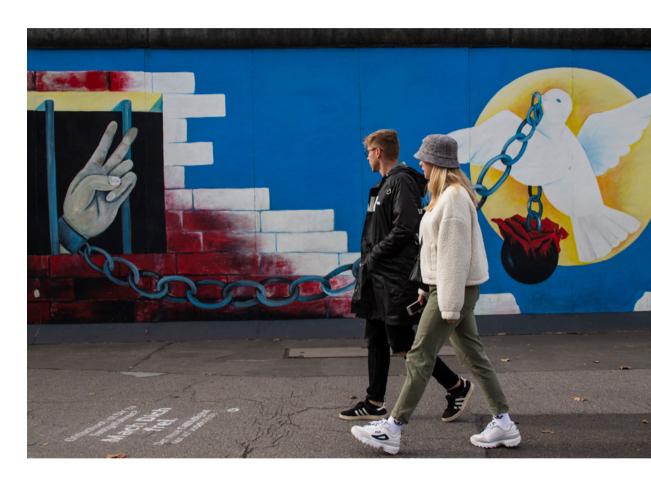
AMÉLIE CLÈRE

TRENTE ANS APRÈS LA CHUTE DU MUR, LES TOURISTES ARPENTENT LES RUES DE LA CAPITALE À LA RECHERCHE DE LIEUX EMBLÉMATIQUES. LA VILLE EST CONSTAMMENT SOUS L'OBJECTIF DES VISITEURS. LE MÉMORIAL DES VICTIMES DU MUR LONGEANT LA BERNAUERSTRABE, L'ANCIEN POSTE-FRONTIÈRE CHECKPOINT CHARLIE ET LA CÉLÈBRE GALERIE D'ART EAST SIDE GALLERY FONT PARTIE DES SITES LES PLUS FRÉQUENTÉS DE BERLIN POUR LE PLUS GRAND BONHEUR DES BOUTIQUES DE SOUVENIRS QUI ONT FAIT DE CES VESTIGES DU PASSÉ UN BUSINESS FLORISSANT.









Avec ses 1300 mètres de long, l'East Side Gallery est la plus grande galerie à ciel ouvert du monde. Près de 118 artistes de 21 pays différents ont recouvert sa partie Est avec des messages de paix.

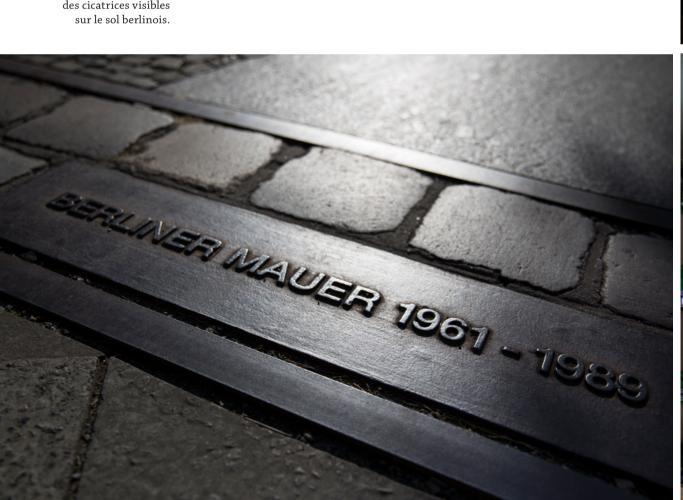


Le long de l'East Side Gallery, deux jeunes filles s'embrassent devant la célèbre peinture de Dmitri Vrube : le Baiser fraternel, entre l'ancien dirigeant de l'URSS, Léonid Brejnev, et celui de la RDA, Erich Honecker.

Dans les boutiques de souvenirs, il est possible pour les touristes de se procurer des fragment colorés du Mur.

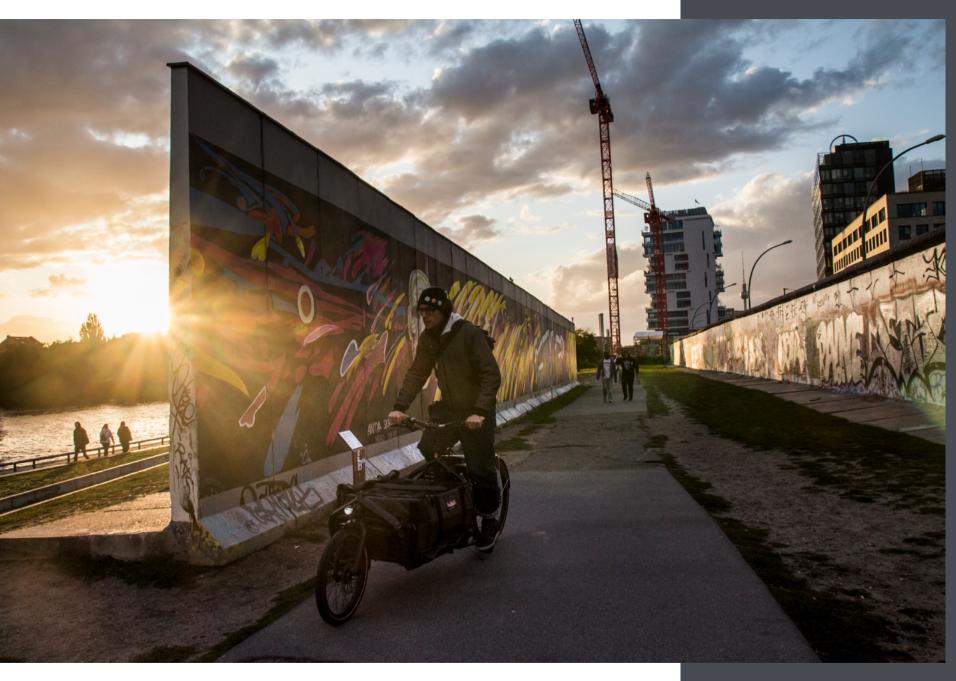
À côté de Checkpoint Charlie, dans les commerces de la Friedrich Straße, des répliques de costumes et d'accessoires de l'armée soviétique sont toujours en vente.

Le Mur de la honte a séparé familles et amis pendant de longues années. Aujourd'hui disparu, il laisse derrière lui des cicatrices visibles sur le sol berlinois.









Coucher de soleil sur la Spree, rivière traversant Berlin et ancienne zone frontière entre le quartier de Kreuzberg à l'Ouest, et celui de Friedrichstain à l'Est où se situe l'East Side Gallery.

UNE ARCHITECTURE À RETROUVER

PROPOS RECUEILLIS PAR YANNICK FÉNÉON PHOTOGRAPHIES I ISA GUINOT & YANNICK FÉNÉON

Quand le Mur tombe, la plupart des décideurs est-allemands, architectes et urbanistes, sont limogés et remplacés par ceux de l'IBA (Internationale Bauausstellung) en poste à l'Ouest. « La chute du Mur a constitué un basculement pour le fonctionnement des services d'urbanisme, explique Denis Bocquet. Ce ne fut pas une réunification mais une véritable annexion. » Leur objectif : étendre à l'Est les principes établis à l'Ouest, tels que reconstruire en s'inspirant du passé ou encourager la rénovation par les habitants eux-mêmes. « Avec l'IBA, souligne-t-il, on avait l'illusion d'un modèle d'urbanisme social et juste, tout en étant historique. Aujourd'hui, ce modèle a atteint ses limites. »

« Il n'y a pas eu de table rase, tout un ensemble de lieux d'architecture de RDA ont été rénovés. Mais il y a eu une atténuation du sens et une mise sous cloche idéologique. » Exemple emblématique de cette politique, la construction du Humboldt Forum à l'emplacement du Palast der Republik, ancien siège du Parlement est-allemand. « Ce bâtiment aurait dû être conservé. Il y avait des questions d'urbanisme à résoudre dans ce lieu et l'architecture devait y jouer un rôle. Je me suis levé souvent le dimanche matin pour y prendre une dernière photo, un recours juridique a retardé sa destruction et un jour c'est arrivé. »

CO-AUTEUR DE L'OUVRAGE *SOCIOLOGIE DE BERLIN* (2016), DENIS BOCQUET EST PROFESSEUR À L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE STRASBOURG. IL VIT À BERLIN ET DÉCRYPTE LA POLITIQUE URBAINE DE LA VILLE DEPUIS LA CHUTE DU MUR.

« Le forum a été imposé par un courant conservateur favorable à un travail de mémoire, poursuit l'universitaire. Il existait pourtant une autre manière de penser le rapport à la ville et à son histoire que le pastiche. » Conçu pour accueillir un espace muséal, il s'agit d'une reconstitution à l'identique d'un édifice monumental qui fut la résidence principale des Hohenzollern jusqu'à la chute de l'Empire allemand. « Derrière cette décision de vouloir

reconstruire à l'identique, il y a des nondits sur l'identité allemande. C'est un débat très allemand, profondément ancré dans la perception de l'héritage historique de la Prusse, dans le rapport de l'Allemagne aux symboles de son histoire. Aujourd'hui, Berlin se caricature elle-même dans le pastiche, ce n'est pas bon signe pour sa propre identité. »



CONTRASTE SAISISSANT ENTRE DEUX FAÇADES DU NOUVEAU HUMBOLDT FORUM. CONCU PAR L'ARCHITECTE ITALIEN FRANCO STELLA. L'ANCIEN CHÂTEAU DES ROIS DE PRUSSE A ÉTÉ RECONSTITUÉ POUR DEVENIR UN CENTRE CULTUREL.

Denis Bocquet porte aussi un regard critique sur la politique urbaine actuelle. « Elle consiste à dessiner des cases pour y mettre des investisseurs. Il n'y a plus de place pour une identité architecturale créative. » L'IBA a engendré de « nouvelles asymétries », expliquet-il. « Le paradoxe, c'est que les gens qui avaient un idéal politique à l'opposé de la gentrification, comme les squatteurs, sont devenus à leur corps défendant des agents de celle-ci. Les squats de Kreuzberg ou Prenzlauer-Berg sont devenus de beaux appartements bourgeois. Le mode de vie décalé, transgressif, a attiré des investisseurs et de jeunes cadres du secteur privé comme à Prenzlauer-Berg et Mitte. » Dans le contexte actuel, marqué par une augmentation des prix de l'immobilier, l'héritage de l'IBA a provoqué une ségrégation sociale. « On était censé inventer un modèle politique contre la gentrification et finalement on l'a promue à fond. On a créé une ville à plusieurs vitesses, une ville avec de moins en moins de loyers contrôlés. C'est le retour des asymétries par la gentrification. »

VUE SUR LA SPREE ENTRE LE HUMBOLD FORUM EN PLEINE MUTATION ET NIKOLAIVIERTEL, Le plus vieux quartier de Berlin reconstruit par günter Stahn à Partir de 1981. À l'arrière-plan, le Berliner dom qui date de 1465.



TOUJOURS ENQUÊTE D'IDENTITÉ

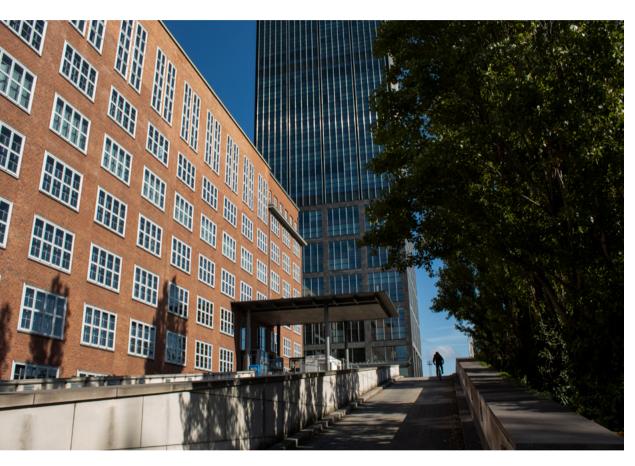
YANNICK FÉNÉON, LISA GUINOT

EXSANGUE AU LENDEMAIN DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE, LA CITÉ BERLINOISE S'EST RECONSTRUITE AU GRÉ DE SON HISTOIRE MOUVEMENTÉE. LA CHUTE DU MUR A PROFONDÉMENT INFLUENCÉ SON RENOUVEAU EN FAISANT COHABITER UN STYLE SOVIÉTIQUE HÉRITÉ DE LA RDA ET UNE ARCHITECTURE MODERNE. DE FAIT, BERLIN LA CRÉATIVE EST DEVENUE, PAR SON ÉCLECTISME, UN VÉRITABLE LABORATOIRE D'ARCHITECTURE. ICI SE CÔTOIENT PASTICHES HISTORIQUES ET CONSTRUCTIONS CONTEMPORAINES, HÉRITAGE DU PASSÉ ET AUDACE ARCHITECTURALE.





Installée sur la Spree, cette sculpture en aluminium de Jonathan Borofsky pèse 45 tonnes et mesure 30 mètres de haut. Inaugurée en 1999, elle symbolise la rencontre de trois quartiers: Treptow, Kreutzberg et Friedrichshain.



Deux bâtiments aux conceptions différentes dans le quartier d'Alt-Treptow. L'un en briques datant de 1926, l'autre construit en 1998, une tour de verre de la société Allianz.

Alexanderplatz autrefois située à l'est du Mur est devenue un gigantesque carrefour urbain où transitent plus de 300 000 voyageurs par jour. Pour les ostalgiques, ces nostalgiques de l'ancienne RDA, il s'agit d'une relique de l'architecture socialiste qui doit être respectée et protégée.

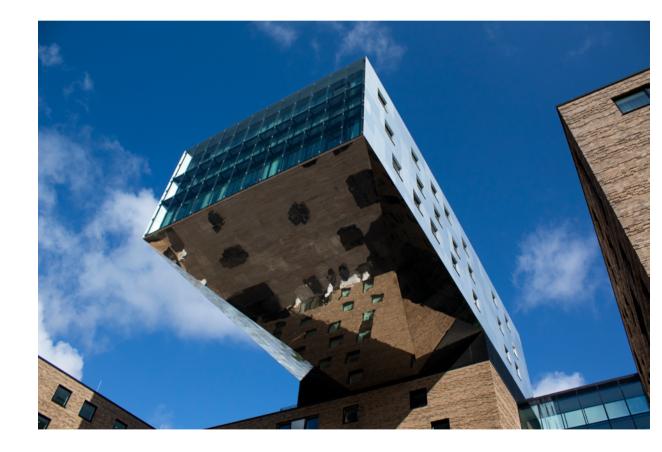


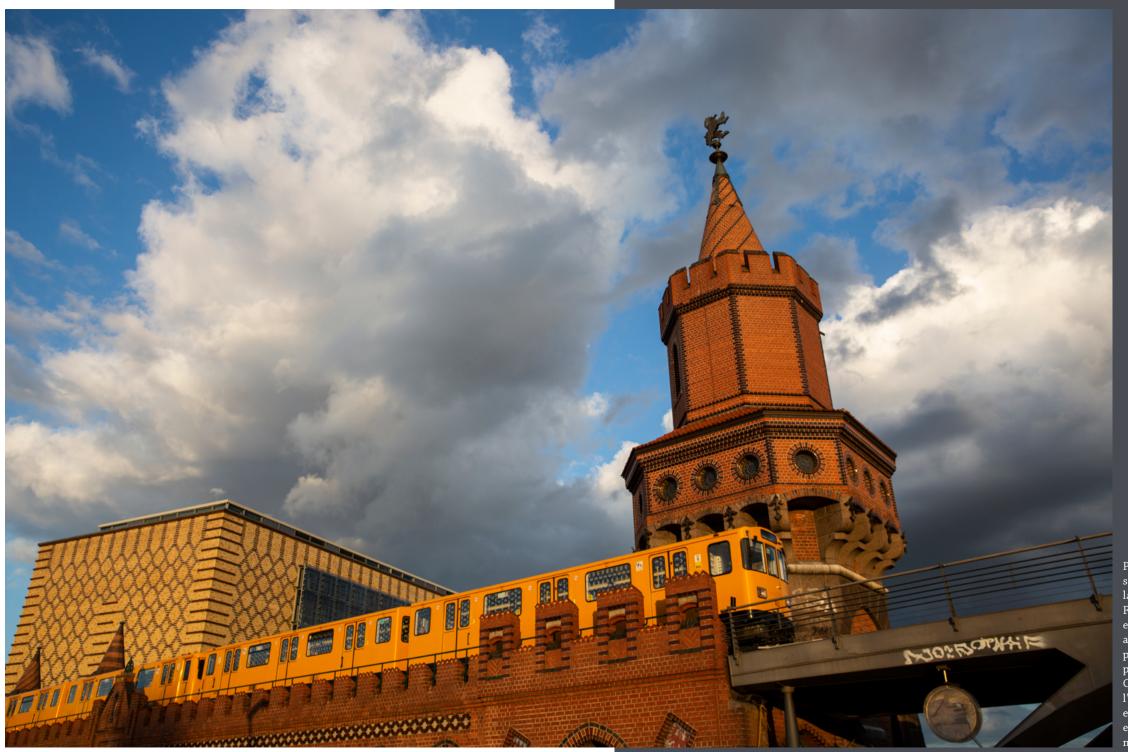




Sculpture monumentale réalisée par Lev Kerbel. Elle représente Ernst Thalmann, ancien dirigeant du parti communiste allemand, assassiné à Buchenwald. Le monument inauguré en 1986 est situé au cœur du Ernst Thalmann Park, dans le quartier Prenzlauer Berg.

L'hôtel Nhow au design avant-gardiste a été construit en 2010 sur les bords de la Spree par l'architecte Sergueï Tchoban. Alliance de matériaux comme le verre et le métal, son style est résolument moderne.





Pont en briques sur les bords de la Spree reliant Friedrichshain et Kreuzberg autrefois séparés par le Mur. Réalisé par l'architecte Otto Stahn, l'étage supérieur est aujourd'hui emprunté par le métro berlinois.



KALÉIDOSCOPE BERLINOIS



LE QUARTIER DE KREUZBERG DÉTONNE À BERLIN. LES COMMUNAUTÉS TURQUES ET PUNKS VIVENT ENSEMBLE AINSI QUE DES BERLINOIS EN QUÊTE D'UN MODE DE VIE ALTERNATIF. LE QUARTIER RÉSISTE AUX TRANSFORMATIONS MALGRÉ LA GENTRIFICATION.

Deux mètres de haut, une longue barbe blanchie par le temps et des tatouages pleins les bras. À l'entrée de la rue Oranienstraße, Tompa veille. Cigarette au bout des doigts, il regarde passer les voitures qui viennent de l'Est de la ville. Derrière lui, Coretex Records, un commerce spécialisé dans la vente de musique. Des airs de métal s'échappent du magasin. Au comptoir fleurissent des écussons aux messages francs: Fuck AfD! [Alternative für Deutschland, le principal parti d'extrême droite, ndla], Refugees welcome ou encore ACAB pour All Cops Are Bastards [tous les flics sont des salauds, ndla]. Tout est dit: ici, on célèbre la culture grunge et des sons rock.

Tompa n'est pas avare en paroles et dans un anglais parfait s'il vous plaît! Il aime bien débattre, surtout de ses idées politiques. Quand on lui demande ce qu'il pense de la diversité dans le quartier, il hausse les épaules. « Je m'en fous, parce que tout le monde est pareil. Berlin, c'est une ville folle, il y a plein de gens différents. » À Kreuzberg, le disquaire retrouve un condensé de ce qui lui plaît à Berlin. « J'habite à 500 mètres d'ici, depuis 10 ans à peu près », note-t-il en pointant du doigt l'autre rue, Wiener Straße. Avant de digresser sur un sujet qui lui tient à cœur. « Cette diversité, c'est tout ce que l'AfD ne veut pas. Je les déteste intellectuellement, parce que je n'aime pas qu'on me dise comment vivre ». L'homme d'une quarantaine d'années vient de l'ancienne Allemagne de l'Est. Il n'hésite pas à se revendiquer proche du mouvement

anarchiste. « Je suis engagé, mais plutôt

culturellement. Je n'aime pas le capitalisme, mais ici en Allemagne, quand on dit ça, on n'est pas pris au sérieux. On pense qu'on est pro-RDA. Alors que non, je déteste aussi la dictature de l'Est », lance-t-il, avant de détailler sa vision de l'Allemagne. « On aurait dû garder deux Allemagnes différentes, s'amuse le disquaire, pour ne pas imposer nos idées aux autres. »

UN QUARTIER COSMOPOLITE. Tompa et Oranienstraße sont symboliques de Kreuzberg. Après la construction du Mur de Berlin, le quartier, situé à l'Ouest, est devenu une cuvette : les habitants se sont retrouvés au bout d'un monde, avec un mur face à eux. Les logements délaissés, les espaces en friches ont été petit à petit occupés par les anarchistes, les Allemands désireux de ne pas faire leur service militaire, et les minorités étrangères, surtout les Turcs. Les squats et les Wagenplatz, ces groupes de caravanes sédentarisés, ont remplacé les acteurs sociaux, n'hésitant pas à s'impliquer pour sortir les jeunes de la drogue par exemple. « Parfois, j'ai des touristes qui sont d'anciens soldats français, explique Bianca, une guide française. Lorsqu'ils me disent qu'ils étaient en garnison à Berlin, ils évoquent Kreuzberg comme un quartier interdit, parce qu'il avait très mauvaise réputation. »

Rapprochées par le Mur, les différentes communautés ont réussi à cohabiter. Et aujourd'hui, Kreuzberg passe pour un lieu où il fait bon vivre ensemble. « C'est un quartier calme, il y a moins de criminalité qu'à Neukölln au Sud-ouest », note un bookmaker turc. Même



TOMPA, DISQUAIRE AUX ONDES ANARCHISTES QUI TIENT CORETEX RECORDS.



UNE FEMME VOILÉE PASSE DEVANT UN MAGASIN PRÔNANT DES VALEURS ANTI-SYSTÈME.

si certaines idées politiques peuvent parfois heurter : ici et là, des appels à supporter les manifestations des gilets jaunes français, un portrait grand format d'un combattant des YPG, les milices kurdes considérés comme des terroristes par l'État turc. Mais pas de quoi troubler le « bon-vivre » du quartier, notamment autour d'Oranienstraße avec sa multitude de restaurants, de fastfoods, ses odeurs orientales, ses mères de famille voilées avec leurs enfants, et le Bethanien, un ancien hôpital abandonné après la construction du Mur puis reconverti, d'abord en squat puis en centre culturel. Avec des évènements festifs, des services comme une école de médecine douce, des centres familiaux alternatifs, Kreuzberg a su se fédérer.

EN LUTTE POUR SAUVEGARDER SON IDENTITÉ. Aujourd'hui, il essaye de conserver ce qui est une fierté pour ses habitants : son caractère cosmopolite, où Turcs côtoient Allemands, où des activistes anarchistes vivent avec des commerçants, où la culture punk croise celle de l'autre rive du Bosphore. « C'est le quartier où la transition vers le nouveau monde est la plus lente »,

souligne Bianca.

Mais la zone attire aussi. Justement pour sa diversité et sa dynamique. Tout le long d'Oranienstraße, s'installent de nouveaux magasins, de nouveaux restaurants : aux Turcs et aux punks se mêlent Indiens, Chinois, Japonais et même le mouvement hipster. Un magasin qui vend des vêtements et du CBD, un dérivé du cannabis, a ouvert ses portes. Des bars huppés un peu plus loin.

Les touristes aussi affluent. Aussi brutalement que lorsque le Mur a été construit, Kreuzberg s'est retrouvé sous le feu des projecteurs. D'un seul coup, il est devenu tendance. Pour ses halles hautes en couleurs et en animations, pour son plat, le döner kebab, inventé ici-même. Ce qui ne plaît pas toujours aux habitants. Certains, comme Thomas, vendeur de vêtements, restent modérés. « Il y a du respect ici, de l'ouverture d'esprit, de la diversité. On peut manger de tout, on a de nombreux évènements... Et grâce à ce quartier, j'ai des amis du monde entier. Mais c'est vrai qu'avant, il y avait plus d'Espagnols, d'Italiens... Et moins d'Américains. »

D'autres, eux, ne font pas dans la demimesure. C'est le cas de Patrick, qui tient une bibliothèque où l'on ne trouve que des livres engagés dans le mouvement socialiste. « La diversité n'existe plus ici! Ça fait 20 ans que je suis là et je vois qu'on force les gens pauvres à partir en dehors de Berlin. Aujourd'hui, ceux qui vivent là ressemblent à des gens différents, mais ils se plient aux codes du capitalisme ». Avec le phénomène de la gentrification, où la population historique est petit à petit évincée par le rachat des immeubles et la hausse des prix du logement, c'est toute l'identité du quartier qui est remise en cause et qui pourrait bien subir les mêmes transformations que le centre-ville berlinois.

KREUZBERG, UN QUARTIER COSMOPOLITE OÙ SE MÊLENT, TURCS, INDIENS, CHINOIS, PUNKS, HIPSTERS ET ANARCHISTES.



L'ALLEMAGNE FACE À SES VIEUX DÉMONS

TEXTE ET ILLUSTRATION MATTHIFU FORT

EN EX-RDA, L'EXTRÊME DROITE RÉALISE UNE FORTE PERCÉE DANS LES SUFFRAGES DEPUIS QUELQUES ANNÉES. PLUS SON PARTI, L'ALTERNATIVE POUR L'ALLEMAGNE (AFD), SE RADICALISE, PLUS SA POPULARITÉ AUGMENTE. LE POIDS DE L'HISTOIRE DE LA RÉUNIFICATION ET DU NAZISME EST UTILISÉ PAR LES DEUX CAMPS QUI S'OPPOSENT: SOIT POUR MOBILISER SOIT POUR ALERTER.

LA MONTÉE DE L'EXTRÊME DROITE EN ALLEMAGNE FAIT DES ENVIEUX



Le 1^{er} septembre dernier, lors des élections régionales, l'AfD a recueilli 27,5% des voix en Saxe et 23,5% dans le Brandebourg, deux *länder* dont les contours ont été dessinés après la chute du Mur. Si dans les deux cas, le parti doit se contenter de la deuxième place, c'est surtout la hausse de ses résultats qui impressionne: +17,7 points en Saxe et +11,3 dans le Brandebourg par rapport aux dernières élections régionales en 2014. Elle peut s'expliquer par les difficultés des Allemands de l'Est à trouver leur place dans le pays et leurs désillusions depuis la réunification. Mais ce qui inquiète avant tout



DANS LA PRESSE ALLEMANDE, L'HEBDO *der spiegel* s'inquiète des succès électoraux de l'afd : "et demain tout le pays ?". Quant au *frankfurter allgemeine*, il déplore "une république divisée".



les observateurs, c'est la corrélation entre la radicalisation du discours et la hausse des suffrages. Le vote initial de protestation tend désormais vers un militantisme convaincu pour le retour d'une Allemagne autoritaire, blanche, dirigée par un homme fort. Pour comprendre la montée de l'extrême droite, « la peur est une notion centrale », souligne Klaus-Peter Sich, politologue au centre Marc-Boch à Berlin. Elle se retrouve en premier lieu sur les questions matérielles. L'analyse des conditions économiques témoigne d'une situation défavorable dans les nouveaux *länder*. Par exemple, selon un rapport gouvernemental de 2018, les revenus moyens d'un Allemand de l'Est correspondent à 74% de ceux d'un Allemand de l'Ouest. De même, suite à la réunification, l'Est a dû passer d'une économie planifiée à une économie capitaliste et se confronter à une nouvelle donne : le chômage. Les industries florissantes de la région, comme celle du charbon, deviennent désuètes, occasionnant de nombreuses pertes sèches d'emplois. La qualité des débouchés est également problématique. « Le sentiment d'avoir des perspectives professionnelles moindres, ce n'est pas simplement une impression, c'est toujours, 30 ans après la chute du Mur, un fait » explique le politologue. Les Allemands de l'Est sont aujourd'hui sous-représentés au sein des directions des entreprises, des administrations ou dans les universités. Cela se justifie par des éléments très pratiques. En RDA, on apprenait le Russe. Désormais, dans une économie internationalisée, c'est la maitrise de l'anglais qui est indispensable aux fonctions stratégiques. Au-delà des problématiques socio-économiques, les différences restent aussi prégnantes dans les esprits. « Seulement 44% des Allemands de l'Est se considèrent comme Allemands, c'est saisissant » remarque Klaus-Peter Sich. L'AfD l'a bien compris et utilise ce ressenti pour convaincre les électeurs. Différents slogans mis en avant sur les affiches de campagne continuent à faire vivre la frontière virtuellement, comme Der Osten steht auf! [l'Est se lève, ndla]. Le parti se réapproprie également les symboles des luttes qui ont mené à la réunification comme le slogan Wir sind das

Volk! [Nous sommes le peuple, ndla] scandé lors

de manifestations à Leipzig à l'automne 1989. De même pour la dénomination Wende 2.0, « le tournant » en français, qui fait référence à la période précédant la chute du Mur. Pour Thomas Wieder, correspondant à Berlin pour *Le Monde*, l'utilisation de la terminologie 2.0 signifie qu'« il faut parachever ce processus qui a été dévoyé par les élites ». Cette idée derrière implique une sorte de colonisation de l'Ouest : « Le peuple de l'Est se serait fait chiper le pouvoir. Et donc aujourd'hui il faut refaire une révolution ». Sollicité pour répondre sur cette stratégie, l'AfD répondra sèchement Sorry, keine Zeit [Désolé, on n'a pas le temps, *ndla*]. Les relations du parti avec les médias sont pour le moins compliquées. « Dans les manifs, dans les meetings, témoigne le journaliste, au moindre discours de l'AfD, il v a un passage sur la presse. » Celle-ci est accusée de diffuser de fausses informations et le parti la pointe du doigt comme étant une *Lügenpresse*, une presse menteuse. Cette inculpation se propage parmi les militants et entraîne des comportements violents.

Le 9 septembre 2018, après la mort d'un jeune Allemand dans laquelle deux ressortissants étrangers auraient été impliqués, un rassemblement d'extrême droite est organisé à Köthen. « Il faut imaginer la petite ville de 5 000 habitants, ex-RDA, un peu tristounette, les rues vides, raconte Thomas Wieder qui se rend sur place, et là, commence à se rassembler des types avec des crânes rasés, des gens qui n'avaient vraiment pas l'air sympa, certains avaient des battes de base-ball, quelques personnes de l'AfD, d'autres de PEGIDA, parti anti-musulmans. Tout ça se mélangeait. L'ambiance était extrêmement tendue. Un groupe s'est mis à scander « National-Socialisme, maintenant! ». Une équipe de télé s'est faite bousculer, un collègue de Radio France également. Vraiment, on sentait que ça pouvait dégénérer. »

Cette manifestation sera un électrochoc en Allemagne. Au-delà des tensions observées avec les journalistes, c'est toute une frange de la population qui se sent visée. « Clairement, je pense que l'AfD signe le retour de l'idéologie nazie et leur influence est une menace pour toutes les minorités qui ne sont pas blanches ou hétérosexuelles » déplore Ario Mirzaie,

porte-parole du mouvement #Unteilbar [#indivisible, *ndla*]. En réponse à celle de Köthen, il organise une grande manifestation à Berlin le 13 octobre 2018 pour témoigner du refus de laisser s'installer une mouvance xénophobe radicale. « L'une des raisons de leur force, explique le militant, est qu'ils ont désormais trop d'attention et qu'on a trop accepté de discuter avec eux. » Sauf que visiblement, malgré la manifestation qui aurait réuni 240 000 personnes pour les organisateurs, « il y a vraiment un vote de conviction en Allemagne de l'Est, selon Klaus-Peter Sich. Une part de la population veut une République allemande autoritaire, blanche et masculine. » Et Ario abonde en ce sens, « on a trop essayé d'expliquer les bons résultats de l'AfD par les conditions économiques. Mais les dernières élections montrent qu'il n'y a pas que ça. Désormais les gens savent pour qui ils votent. Pour des gens qui tiennent ouvertement des propos racistes et xénophobes ».



LES AFFICHES DE L'AFD ALIMENTENT TOUJOURS LA FRACTURE EST-OUEST

À LA CONQUÊTE DE L'OUEST

TEXTE LÉO-POL PLATET - PHOTOGRAPHIES MATHIEU DUBOST

CETTE SAISON, POUR LA PREMIÈRE FOIS DEPUIS LA RÉUNIFICATION, LE CLUB DE FOOTBALL DE L'UNION BERLIN ÉVOLUERA EN PREMIÈRE DIVISION ALLEMANDE. UN RÊVE ÉVEILLÉ POUR UN CLUB À L'IDENTITÉ FORTE ET AUX RACINES PROFONDÉMENT EST-ALLEMANDES, À L'IMAGE DE SES SUPPORTERS.

COMME LES SUPPORTERS DE CE CLUB ATYPIQUE, LES JOUEURS NE FONT QU'UN. L'UNION BERLIN FAIT LA FIERTÉ DE TOUT LE QUARTIER POPULAIRE DE KÖPENICK.





La grille du terrain d'entraînement est à peine ouverte qu'elle se précipite déjà vers les sièges qui bordent la pelouse. Alors que les joueurs de rouge vêtus répètent leurs gammes sous un fin crachin, c'est bonnet sur la tête et part de gâteau à la main, que Christel assiste à la séance. Comme à la maison au milieu des autres fidèles et journalistes présents, la Berlinoise commente, rigole, embrasse, rejoue le match du week-end précédent, l'arrêt in extremis du gardien. Loin de l'agitation du centre de la capitale berlinoise, le 1.FC Union Berlin, son nom complet, est installé depuis toujours à Köpenick. Longtemps ouvrier et indépendant, ce quartier est aujourd'hui annexé à Berlin

mais n'en a pour autant pas perdu son identité. Celle d'un lieu populaire aux allures de grande famille dont Christel fait partie intégrante. À quelques centaines de mètres de la rue principale, dans un cadre bucolique orné d'un canal et d'une forêt, se situe le point névralgique du quartier : le Stadion An der Alten Försterei [stade de la maison forestière, ndla] et ses 22 000 places toujours prises d'assaut. Dans le calme ambiant d'un jour de semaine, difficile de s'imaginer que vit ici l'un des publics les plus bouillants du pays, aussi excité que surpris d'avoir accédé l'an passé à la Bundesliga, la première division de football professionnel. Supportrice depuis 1978, Christel n'est pas



"LA PLUPART DES CLUBS ONT DES FANS. ICI CE SONT LES FANS QUI ONT LE CLUB." prête de dire le contraire. Pour elle, ce 27 mai 2019, jour de l'accession, restera une date à part. Entre angoisse et émotion toujours présentes plusieurs mois plus tard, elle rejoue volontiers la scène vécue dans ce stade qu'elle fréquente depuis près de quarante ans, avec notamment les bouts de filet qu'elle a découpés au couteau suisse ce soir-là. Cette Berlinoise entretient des liens quasi familiaux avec le club, jusqu'à endosser le rôle de « Mutti ». Lorsqu'en 2008, en proie à des difficultés financières, il est épinglé par la fédération pour la vétusté de son stade, construit en 1920, des milliers de fans s'affairent à redonner une beauté à leur écrin. Christel multiplie les allers-retours avec son travail pour venir cuisiner, matin midi et soir, afin de soutenir les ouvriers bénévoles. Près de 155 000 heures de travail collectif plus tard, l'enceinte était comme neuve, prête à accueillir des rencontres de troisième division. Au moment d'évoquer ce lien si fort qui unit le club et ses supporters, la passionnée joint ses deux mains en croisant les doigts. Pour certains, il est difficile, voire impossible, d'expliquer leur amour du club. Peut-être tout simplement parce qu'on ne choisit pas sa famille. « Mon cœur bat pour le FC Carl Zeiss Jena, un club de troisième division, mais je suis né à Köpenick et j'ai grandi avec le club » explique Matthias Koche, journaliste

spécialiste de l'Union. « Si tu as grandi ici, tu es automatiquement un fan d'Union, aujourd'hui même plus qu'avant parce qu'ils ont du succès!» Une histoire d'amour géo-localisée quasi inévitable mais qui tend à s'exporter hors des frontières est-berlinoises.

Jusque là méconnu du grand public, après de longues saisons passées en troisième puis seconde division, l'Union est aujourd'hui devenu un symbole, un club qui attire la sympathie des Allemands. L'histoire du petit poucet plaît aux amateurs comme aux spécialistes. Cette nouvelle médiatisation fait toutefois grincer des dents chez les supporters historiques. « La montée a été dure à digérer, expliquent Maja et Sven, libraires à Köpenick. En plus du prix des places qui a grimpé, on doit maintenant s'abonner à de nouvelles chaînes pour pouvoir suivre les matchs joués à l'extérieur. Cela devient coûteux. » Chez les fans les plus sceptiques, certains craignent même que le club perde son identité avec l'accession à la première division, cédant aux sirènes d'un football-business où l'argent est roi. « Lors du match pour la montée face à Stuttgart, des supporters ont signifié leur mécontentement avec une banderole "Merde, on monte!". Mais au fond tout le monde est bien content de voir l'Union en première division » résume Christel, tout sourire.

LE SON DE LA RÉUNIFICATION



"C'ÉTAIT VRAIMENT COMME UNE DANSE DE LIBÉRATION." PIONNIER DE LA TECHNO BERLINOISE, LE DJ ET PRODUCTEUR MIJK VAN DIJK RACONTE L'HISTOIRE D'UNE MUSIQUE QUI A SU RASSEMBLER DEUX ALLEMAGNES, GRÂCE À UNE VAGUE DE LIBERTÉ ET DE PARTAGE.

TEXTE EMMA BUONCRISTIANI

Début de soirée à Berlin. Michael van den Nieuwendijk entre dans le café Mattea, au cœur du quartier de Schöneberg. « Je suis Mijk van Dijk », son nom d'artiste, dit-il d'emblée, comme pour planter le décor de la scène où il se produira quelques heures plus tard.

Arrivé à Berlin-Ouest en 1985 avec l'ambition de devenir journaliste, le destin de ce jeune hambourgeois a rapidement pris une autre tournure. Les premières soirées acid-house fleurissent en ville. À l'époque, à l'emplacement du café Mattea, se trouvait le Fishlabo, lieu emblématique de la vie nocturne berlinoise. « Beaucoup comme moi ont réalisé leurs premiers sets ici. C'était un point de rencontre et de partage, explique-t-il avec un brin de

nostalgie. Il y avait dans ce lieu quelque chose de familial. » De l'autre côté du Mur, la population n'a accès à cette musique que par la radio. « Ils écoutaient les stations de Berlin-Ouest, enregistraient tous les sons puis les partageaient. »

Avec la chute du Mur, les jeunes de l'Est peuvent enfin aller dans les clubs. « Ils criaient, sautaient, tout le monde faisait ce qu'il voulait. C'était vraiment comme une danse de libération. Ces lieux étaient les seuls endroits où il n'y avait pas de préjugés entre les gens de l'Est et de l'Ouest. La techno a réuni les deux Allemagnes. Après la réunification, beaucoup d'endroits étaient abandonnés. Alors les DJ

s'y installaient avec l'envie de développer une nouvelle forme de fête. » Au début des années 1990, tout s'accélère. Les clubs se développent. Le Trésor ouvre à l'initiative de deux Allemands venus de part et d'autre du Mur. Mijk van Dijk évoque une période excitante, où le public ne voulait plus écouter autre chose que de la techno: « C'était tout ce dont on avait besoin. » En 1992. Michael décide de vivre et de travailler dans le monde de la musique. Il ne l'a jamais quitté depuis. « Pour moi, la techno est synonyme de liberté, celle de choisir son propre mode de vie. C'est comme une bande-son. Il n'y a pas forcément de culture qui renvoie à cette musique. C'est vraiment un mode de vie. » La techno a-t-elle évolué depuis lors ? « Pas tant que ça, affirme-t-il. À Berlin contrairement à d'autres endroits, on essaie de garder cette musique authentique. » La dimension underground reste essentielle. « Composer est aujourd'hui un plaisir différent qu'à mes débuts. On peut comparer cela à une histoire d'amour. Lorsqu'on tombe amoureux pour la première fois, tout est beau. Puis la relation change au fil du temps. Mais elle peut aussi être plus intense et devenir quelque chose de solide. Je pense que c'est pareil avec la techno. D'autant qu'il y a toujours des nouveautés, excitantes. »

URBAN SPREE EST UN LIEU À CIEL OUVERT DÉDIÉ À LA CULTURE URBAINE, SITUÉ PRÈS D'EAST SIDE GALLERY. DANS CETTE ANCIENNE FRICHE, On trouve de nombreuses fresoues mais également des bars. Des salles de concerts. Et même une salle d'escalade.



LES COULEURS DE LA LIBERTÉ

BERLIN EST AUSSI LE TERRAIN DE JEU DE STREET ARTISTES ARRIVÉS DE PLUS EN PLUS NOMBREUX À PARTIR DES ANNÉES 1980. RETOUR SUR L'HISTOIRE MOUVEMENTÉE D'UN ART ILLÉGAL ET SOUVENT POLITIQUE À TRAVERS LA VOIX DES ARTISTES EUX-MÊMES.

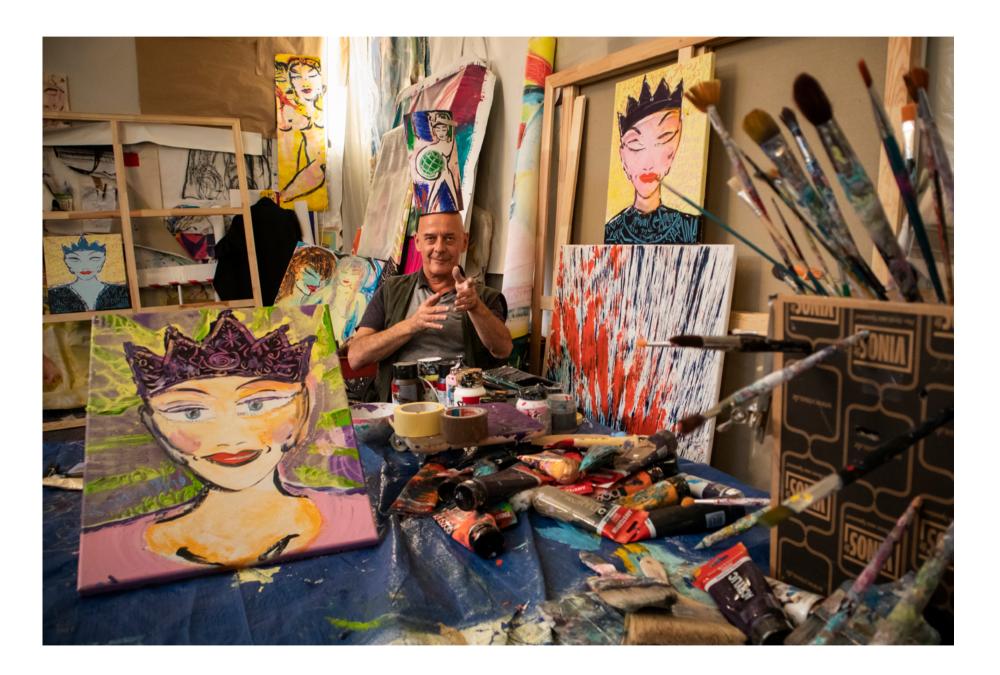
TEXTE PIERRE VILLERMAUX - PHOTOGRAPHIES CHLOÉ FRELAT

« Peindre dans les années 1980, c'était jouer au chat et à la souris, témoigne Kiddy Citny, l'un des premiers artistes allemands à avoir peint sur le Mur. Nous devions rester vigilants pour éviter les soldats. » Accompagné de Thierry Noir et de Christophe-Emmanuel Bouchet, deux autres artistes, Kiddy Citny a utilisé l'art comme un pied de nez à l'absurde : « Les gardes étaient furieux que nous créions sur le Mur. Un jour, on a collé un pissoir en hommage à celui de Marcel Duchamp. Cinq soldats sont arrivés avec des kalachnikovs et l'ont emmené à l'Est ». Cet art urbain devient alors une manière propre aux artistes de résorber les frontières face à « un Mur qui avale sa proie pour se refermer aussitôt » comme l'explique Thierry Noir. Aujourd'hui, il a quasiment disparu. Édifié pour séparer Berlin-Ouest de l'ex-RDA, il s'étendait sur près de 155 km, il en reste environ 1 kilomètre. « Une idiotie, selon Kiddy Citny. Cela revient à oublier les erreurs de l'Histoire. » Quant à East Side Gallery, la vitrine du street art dans la capitale, il en parle de manière désabusée. « C'est une tromperie! Les bouts qu'on présente comme des archives ont été réalisés après la chute. »

Si le street art n'est pas à East Side Gallery, où se trouve-t-il? « Je ne fréquente plus beaucoup mes collègues, d'ailleurs je n'aime pas vraiment cette étiquette » explique Victor Ash, le célèbre artiste qui a peint l'astronaute de Kreuzberg

en référence à la conquête de l'espace durant la Guerre froide. Et si cet art singulier était un funambule qui s'était écroulé avec le Mur ? C'est le constat que semblent partager beaucoup d'artistes de cette époque. Rattrapé par de nouveaux enjeux comme la gentrification, piégé par son succès commercial et traqué par les voleurs d'œuvres, le street art a peutêtre lutté contre le communisme pour mieux se faire engloutir par son antagoniste. Il est partout mais il aurait perdu son essence. « Il n'a plus rien de spécial » explique Kiddy Citny. Un constat partagé par Victor Ash : « Après la réunification, il est devenu plus naïf, plus commercial aussi. »

LE STREET ART
EST PARTOUT
ET IL APPARTIENT
À TOUT LE MONDE."



Les artistes s'accordent sur son état actuel, plus accessible et commercial, moins sur les conséquences de ce phénomène. « Je ne sais pas si c'est positif ou négatif » répond Okse 126, un artiste berlinois, lorsqu'on évoque l'entrée des œuvres dans les musées et les galeries d'art. Pour Victor Ash, cela permet d'accéder à un autre public. « Avec les galeries, je touche un public que je ne toucherais pas autrement, et inversement. » Pour d'autres comme Confatty, Marycula et Das Frohlein Moodmacherrr, la popularisation du street art, notamment sur les réseaux sociaux, permet des actions collectives. « Nous pouvons maintenant échanger avec les artistes d'autres pays, par exemple via un bandeau à télécharger gratuitement sur internet que l'on peut ajouter à nos stickers. » On y retrouve ainsi le slogan Street art against hate - To live and let live [Le street art contre la haine – pour vivre et laisser vivre, *ndla*]. Le street art est-il mort ? Jamais il n'a été aussi présent dans la ville. Si les enjeux ne sont plus les mêmes qu'autrefois, ils ne sont pas moindres. « L'acte artistique lui-même est politique, affirme Marycula qui a vécu la chute du Mur. Le street art est partout et il appartient à tout le monde, c'est son essence. » De son côté, Confatty concentre sa pratique sur le féminisme. « Je comprends ce qu'une femme enrobée peut ressentir dans cette société et je travaille sur l'acceptation. » Les générations se succèdent mais elles n'oublient pas le Mur pour autant. Le français Kan a introduit de nombreuses références à sa destruction lors de la réalisation de son projet dans la ville. Vidam, un artiste berlinois, a suivi une démarche identique. « Pour l'anniversaire de la chute, j'ai dessiné un ours, le symbole de Berlin, franchissant le Mur avec en son sein plusieurs symboles de la ville et du communisme. Je considère ce travail comme le plus abouti. » Nouvelles pratiques et devoir de mémoire demeurent ainsi étroitement liés.

DE LA RUE AU MUSÉE

CHLOÉ FRELAT

ORIGINAIRE DES ÉTATS-UNIS, LE STREET ART S'EST RAPIDEMENT EXPORTÉ EN EUROPE. DEPUIS LA CHUTE DU MUR, IL N'A CESSÉ DE S'ENRACINER SOLIDEMENT DANS LA CAPITALE ALLEMANDE. MÊME SI CETTE PRATIQUE RESTE OFFICIELLEMENT ILLÉGALE, LES ARTISTES CONTINUENT D'INVESTIR LES FAÇADES DE LA VILLE. PEINTURE, COLLAGE, SCULPTURE, TOUS LES MOYENS SONT BONS POUR S'EXPRIMER. LONGTEMPS ASSOCIÉ À UNE FORME DE DÉGRADATION, LE STREET ART JOUIT AUJOURD'HUI D'UNE VRAIE RECONNAISSANCE AVEC L'ÉMERGENCE D'ARTISTES DE RENOMMÉE INTERNATIONALE. LE MUSÉE URBAN NATION CONTEMPORARY ART EST ENTIÈREMENT CONSACRÉ À CET UNIVERS. COMME DANS LA RUE, LES ŒUVRES NE SONT PAS VOUÉES À RESTER ÉTERNELLEMENT ENTRE SES MURS. ELLES SONT RÉGULIÈREMENT REMPLACÉES PAR DE NOUVELLES CRÉATIONS.



PORTFOLIO







À l'angle de Zietenstraße et de Bülowstraße, non loin du musée du street art, un grand immeuble noir domine la rue. La religion a été la source d'inspiration de son auteur qui a peint d'un côté un ange et de l'autre un démon emportant ses proies.



Le musée a pour vocation de sortir de l'anonymat les œuvres d'artistes qui s'expriment généralement sur des supports bruts dans l'espace urbain.

Scène de vie à Bülowstraße. Sous l'œil de la femme emmurée, une dame âgée lutte face à la désobéissance de son fidèle compagnon. Dans ce quartier que l'on pourrait qualifier de « west side gallery » les fresques ont fleuri sur tous les murs.



Inauguré en 2017, l'Urban Nation Museum Contemporary Art est unique en son genre. Ce musée fait entrer dans ses murs un art plus habitué à la lumière du jour, aux intempéries et bien souvent éphémère : le street art.



Les WC du musée Urban Nation. Une manière d'offrir aux visiteurs l'opportunité de laisser un message très personnel pour la postérité.

Au bord de la Spree se dresse East Side Gallery, la plus grande portion du mur encore debout. Du côté des berges, les touristes se font plus rares et laissent place à une étendue verdoyante et calme.





Das Frohlein Moodmacherrr est une artiste d'origine autrichienne qui a commencé son activité auprès du mouvement *No Hate Family*. Avec ce dernier, elle participe à un projet de collage à Berlin pour dénoncer la haine.



Okse 126 a toujours été passionné par les comics. Dessinateur en herbe, il ne se trouve pas légitime avec ses crayons et choisit de se tourner vers le street art pour allier ses deux passions : l'art et les bandes dessinées.

DEUTSCHLAND 83 / SÉRIE TV CRÉÉE PAR ANNA ET JOERG WINGER, SAISON 1 EN HUIT ÉPISODES (2015).

Ah la RDA! La vraie, la dure. Celle qui planque des micros sous les bureaux, qui use du chantage pour parvenir à ses fins, celle aussi qui achète son café à l'Ouest, chez l'ennemi. Pour ce retour dans le Berlin de 1983, difficile d'échapper aux notes de 99 Luftballons, dès les premiers instants de la série. Pourtant, cette joyeuse mélodie est bien vite oubliée à mesure que la série avance. Alors que la Guerre froide bat son plein, l'Allemagne de l'Est continue d'étendre son réseau d'indics de l'autre côté du Mur. Infiltré à l'Ouest malgré lui, Martin alias Colibri joue les super héros pour l'amour de sa patrie. Chargé de rapporter à son peuple les faits et gestes de l'armée ennemie, le jeune homme s'infiltre jusqu'au sommet de l'OTAN. Entre micro cachés, courses-poursuites et fausses identités, la série nous plonge dans une réalité saisissante, celle de l'espionnage de la Stasi. Pour ajouter une part de réel à cette fiction, plusieurs images ont été tournées dans les locaux du ministère de la sûreté de l'Etat, au 103 de la Ruschestraße. • L-P. P.

LA VIE DES AUTRES / FILM RÉALISÉ PAR FLORIAN HENCKEL VON DONNERSMARCK (2006). DURÉE 137 MIN.

En 1984, l'auteur dramatique Georg Dreyman et sa compagne, une actrice, sont suspectés de trahison envers l'État est-allemand. Alors qu'il tente de faire passer sous pseudonyme un écrit subversif à l'Ouest, leur domicile est placé sous surveillance par la Stasi. Consciencieux petit soldat du pouvoir, l'agent Wiesler est chargé d'espionner leur vie et découvre peu à peu que le mensonge ronge son propre camp.

Salué par la critique à sa sortie (Oscar du meilleur film international en 2007, César en 2008 dans la même catégorie), ce film politique dévoile la face sombre du régime communiste. Le réalisateur a raconté avoir consulté archives et experts durant plusieurs années avant de commencer l'écriture du scénario. Une évidence lorsque, dans les dernières scènes du film, le dramaturge retrouve la trace de l'agent "HGW XX 177" dans les archives de la Stasi. • M.G.

GOOD BYE LENIN! / FILM RÉALISÉ PAR WOLFGANG BECKER (2003), DURÉE 120 MIN.

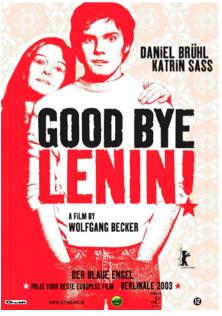
Berlin, juin 1990. Christiane Kerner, fervente communiste, se réveille après plusieurs mois dans le coma à la suite d'un infarctus. Entre temps, le Mur est tombé. Son fils Alex décide de protéger sa mère en lui cachant la disparition de la RDA...

Cette comédie douce-amère a été primée à plusieurs reprises après sa sortie, juste récompense pour cette évocation subtile de l'Ostalgie, la nostalgie de l'ancienne Allemagne de l'Est. Celle de ses habitants qui ressentent la critique du régime comme une mise en cause de leur propre existence. Pour les plus jeunes, la réunification est synonyme de libération. Pour leurs aînés, avec la chute du Mur, tous les repères s'effondrent. • M.G.

CULTURE PLUS







LES DESSOUS DE LA RÉUNIFICATION / FILM DOCUMENTAIRE RÉALISÉ PAR INGE KLOEPFER

ET JOBST KNIGGE (2018). DURÉE 53 MIN. DISPONIBLE SUR ARTE TV JUSOU'AU 12/01/2020.

À travers l'histoire de la Treuhand, ce documentaire offre une analyse des conditions dans les quelles les deux territoires ont été réunifiés. En 1990, cette instance publique est chargée de privatiser l'économie de l'ex-RDA qui compte alors quatre millions d'individus et près de 8 000 entreprises publiques. Elles sont mises en vente et les travailleurs sont confrontés à un nouveau défi : trouver une place sur le marché de l'emploi. Poussé par les dirigeants occidentaux mais aussi par la population de l'Est, qui désire aligner son mode de vie sur celui de l'Ouest, la transition est menée à un rythme effréné. Les industries du bloc communiste autrefois florissantes se révèlent inadaptées et sont rachetées par leurs potentiels concurrents qui les dilapident dans la foulée. Nourri de nombreux témoignages, dont celui de l'ancienne directrice de la Treuhand, Birgit Breuel, le film traite finement cette politique qui a conduit des milliers de travailleurs au chômage, phénomène jusque-là inexistant dans une économie planifiée. • M.F.

SOCIOLOGIE DE BERLIN / DENIS BOCOUET ET PASCALE LABORIER, ÉD. LA DÉCOUVERTE, 2016

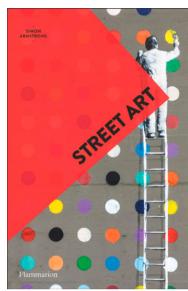
Les deux universitaires retracent les transformations urbaines et sociologiques de la ville allemande, de sa construction à l'après-chute du Mur. Berlin se dessine ainsi comme une capitale singulière, au développement d'abord tentaculaire avant d'être elle aussi martyrisée par le nazisme. La fracture du Mur marque ensuite durablement sa démographie, son développement économique et son urbanisme, avant que la destruction du Mur n'en fasse la ville alternative par excellence. C'est aussi un laboratoire politique et culturel où la question de la gentrifcation est devenue centrale. • F.J.

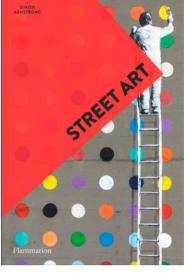
STREET ART / SIMON ARMSTRONG. ÉD. FLAMMARION. 2019

L'art urbain, ou street art en anglais, est un mouvement d'art contemporain qui ne ressemble à aucun autre. « Il se pratique sur le qui-vive, explique Simon Armstrong, avec une certaine irrévérence à l'égard des institutions artistiques. » Non conforme, souvent illégal et considéré comme une sousculture, il fait un pied-de-nez aux musées qui enferment les œuvres entre quatre murs. « Le street art peut faire décor, souligne l'auteur, mais il peut aussi être une voix contestataire aussi forte qu'efficace. » Mais ce n'est pas dans la capitale allemande qu'il est né. Pour établir sa filiation, il faut se tourner vers Philadelphie où le graffiti, « une signature stylisée qui s'étale en lettres sophistiquées », émerge dans les années 1960. Devenu populaire, la pratique s'exporte la décennie suivante à New York, « avant de frapper vite et fort dans le monde entier ». • A.C.

CULTURE PLUS







LA FRONTIÈRE INTÉRIEURE / FILM DE SIMON BRUNEL ET NICOLAS PANNETIER (2008).

DURÉE 69 MIN. ATELIER LIMO (HTTP://WWW.ATELIER-LIMO.EU/)

Mai 2004, l'Union Européenne élargit ses frontières et compte désormais 25 pays. Deux étudiants de l'école d'architecture de Lille, Simon Brunel et Nicolas Pannetier, préparent alors leur projet de fin d'études. « On a décidé de recenser tous les postes frontaliers pour mieux comprendre comment cela se passait concrètement, explique Simon. Pendant trois mois, on a parcouru les 3.000 kilomètres qui séparent la mer Baltique de la mer Adriatique. » Ils constituent une base de données qui servira à l'obtention de leur diplôme. Lorsqu'en novembre 2007, l'Europe décide de supprimer les contrôles aux frontières, ils reprennent la route équipés d'une caméra. « Le projet de film-documentaire s'est fait de manière spontanée, il n'était pas écrit » précise Simon. Ils sélectionnent sept protagonistes, à sept frontières différentes, rencontrés lors de leur travail préliminaire. Chacun apporte sa vision autour d'une question centrale : quand les signes visibles disparaissent, qu'est-ce qu'il reste d'une frontière ? « La frontière est le lieu où toutes les échelles se rencontrent, géopolitique mais aussi humaine, souligne Nicolas. Au début du film, on a vraiment la description physique de la frontière, entre l'Allemagne et la République tchèque, avec un policier pour qui c'est son lieu de travail. A la fin, entre l'Autriche et la Slovénie, Rosa apporte une dimension plus psychologique au récit : elle projette son quotidien, ses problèmes sur quelque chose qui est bien plus grand qu'elle. » • M.F.

OURS

Cette revue a été réalisée par les étudiants

du Master 2 Médias & Création numérique (MCN) de l'Université de Bourgogne.

Contact: Département Information Communication, Master MCN 2 boulevard Gabriel, 21 000 Dijon. 03.80.39.55.84 / 03.80.58.98.43

secretariat.info-com@u-bourgogne.fr

Directeur de la publication : Éric Heilmann

Rédacteur en chef : Frédéric Joly

Rédacteur en chef photo : Arnaud Finistre

Intervenants radio: Marie Darson, Aurélien Valteau et Paul Mathiot **Équipe de rédaction** : Morgane Berguin, Emma Buoncristiani, Amélie Clère, Mathieu Dubost, Yannick Fénéon, Matthieu Fort, Chloé Frelat, Manon Guillon, Lisa Guinot, Ophélie Maronnat, Axel Matisse, Léo-Pol Platet, Pierre Villermaux.

Cette revue a été réalisée grâce au soutien de la Région Bourgogne-Franche Comté.

Nos partenaires : le Dijon Football Côte-d'Or, SNCF, le MuséoParc Alésia, la Maison Rhénanie-Palatinat et la

Junior Agence Com'Médias.

Remerciements: Jérôme Berthaut (responsable de la formation), Pascale Barrand, Arnaud Bouvier, Catherine Chénier, Raluca Coanda, Lucas Gries, Till Meyer, Francine Mistral, Isabelle Vandel, Holger Wormer.

Achevé d'imprimer en novembre 2019 par Estimprim (Autechaux - 25) à 700 exemplaires.

Mise en page : LeBloc

Photos de couverture : Amélie Clère.







ÉCRIVEZ-NOUS!

Pour acheter d'autres exemplaires de la revue, une seule adresse : R45@u-bourgogne.fr



UNE PRODUCTION DU MASTER 2 MÉDIAS & CRÉATION NUMÉRIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE BOURGOGNE